



**HAL**  
open science

## Éghvard (Arménie, début du X<sup>IV</sup>e siècle), La chapelle de l'alliance

Patrick Donabédian, Yves Porter

► **To cite this version:**

Patrick Donabédian, Yves Porter. Éghvard (Arménie, début du X<sup>IV</sup>e siècle), La chapelle de l'alliance. *Hortus artium medievalium* : Journal of the International Research Center for Late Antiquity and Middle Ages, 2017, 23 (2), pp.837-855. <10.1484/J.HAM.5.113767>. <halshs-01592491>

**HAL Id: halshs-01592491**

**<https://shs.hal.science/halshs-01592491v1>**

Submitted on 15 Oct 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Patrick DONABÉDIAN et Yves PORTER

*Aix Marseille Univ, CNRS, LA3M, Aix-en-Provence, France*

**« Éghvard (Arménie, début du XIV<sup>e</sup> siècle).  
La chapelle de l’alliance »**

in

***Hortus Artium Medievalium***  
***(HAM)***

Université de Zagreb, International Research Center for Late Antiquity and Middle Ages

ISSN: 1330-7274

DOI: 10.1484/J.HAM.5.113767

BREPOLS

Brepols Publishers – Begijnhof 67, B-2300 Turnhout

Volume 23/2 - 2017

p. 837-855

### Note préliminaire des auteurs

Les auteurs mettent ici en ligne la version finale de leur article qui était destinée à être publiée dans *HAM* 23/2. Largement remaniée et mise à jour après des recherches et relevés effectués sur le terrain, cette version, confiée à la rédaction de la revue le 7 juillet 2016, a hélas été confondue par elle avec un état antérieur, incomplet, du manuscrit ; par ailleurs quelques erreurs et confusions se sont glissées dans l'article publié. Les auteurs prient donc le lecteur de se référer exclusivement à la présente version de leur étude. Ils indiquent néanmoins, à toutes fins utiles, entre crochets, la pagination de l'article publié.

[p. 837]

*The chapel of Yeghvard was built in the first third of the 14th century. The small local principality was one of the rare areas in Armenia where an artistic activity could continue during the tough period of Mongol domination. The three-storeyed building comprises a chapel-mausoleum, an oratory, and a bell-tower in the shape of a small rotunda, a structure of Antique origin, popular at that period in Armenia. The Yeghvard chapel distinguishes itself by its elegance, the abundance and quality of its sculpted decoration, widely open to contacts with the Muslim world, and by the presence, under its cupola, of a row of Persian tiles dating from the end of the 13th – beginning of the 14th cent. Its architect Shahik was also the author, in 1314, of the mausoleum of Khachen-Dorbatly, built some 200 km to the East, for a Muslim lord.*

*Key words: Medieval Armenia; Medieval art and architecture; Memorial / funeral architecture; Contacts between Armenian and Islamic arts; Kashan tiles.*

### « Éghvard (Arménie, début du XIV<sup>e</sup> siècle). La chapelle de l'alliance »

La chapelle Sainte-Mère de Dieu (Surb Astvatzatzin) est située au cœur du bourg d'Éghvard (anciennement appelé Éghivard), dans l'actuelle province (marz) de Kotayk' de la république d'Arménie, qui correspond à une partie du canton d'Aragatzotn de la province antique et médiévale d'Ayrarat. Éghvard s'étend sur un vaste plateau au pied sud du mont Ara, à une altitude de 1300 mètres, à une quinzaine de kilomètres au nord de la capitale, Erevan (**fig. 1**). Ses coordonnées de géolocalisation sont : lat. 40°19'0'' N et long. 44°29'0'' E.

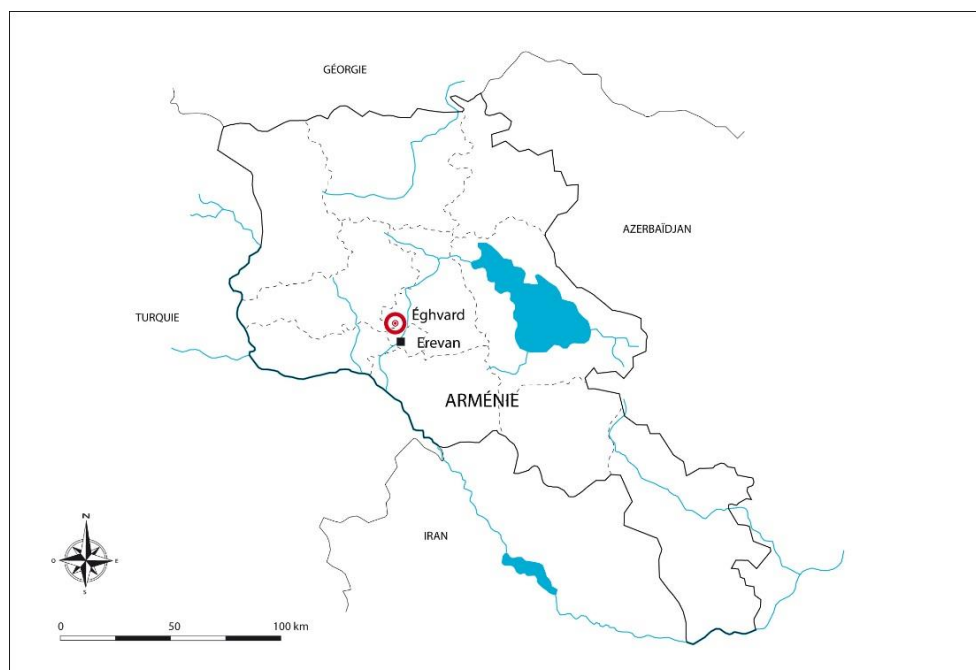


Fig. 1. Carte de la république d'Arménie. Localisation du bourg d'Éghvard (DAO D. Martinez – LA3M, 2016).

### Un site d'une grande richesse

L'aire correspondant à Éghvard<sup>1</sup> et ses environs est occupée par l'homme depuis la haute Antiquité, comme l'attestent, à

[p. 838]

l'ouest de la ville, les vestiges d'un habitat et d'une nécropole du II<sup>e</sup> millénaire av. J.-C. La période paléochrétienne (IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> s.) a laissé pour principaux témoins, au centre d'Éghvard, les ruines d'une chapelle à nef unique et d'une basilique à trois nefs. Sur les assises conservées du mur sud de cette dernière court une inscription en hautes majuscules gravée en 660. Outre cette épigraphe et quelques vestiges près de la chapelle Sainte-Mère de Dieu, l'âge d'or du VII<sup>e</sup> s. est représenté, à quelques kilomètres au nord d'Éghvard, par les restes de l'église Saint-Théodore, dite *Zôravar*. Cette construction octoconque, à l'origine à coupole, fut bâtie sur commande du prince Grigor Mamikonian dans les années 660-680. Un ermitage s'est développé auprès d'elle, auquel se rattachent probablement les ruines d'une chapelle à nef unique, apparemment médiévale. A l'extrémité nord-ouest du bourg d'Éghvard s'étend un grand cimetière médiéval qui comprend de nombreux *khatchkars* (pierres-croix) datables du XI<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> s. Plusieurs sont groupés en deux, trois ou quatre stèles sur un même piédestal, précédé à l'ouest d'un nombre correspondant de pierres tombales. Éghvard a également abrité au Moyen Âge un monastère, un temps siège épiscopal, qui fut détruit lors des guerres turco-persanes de 1638 et 1735.

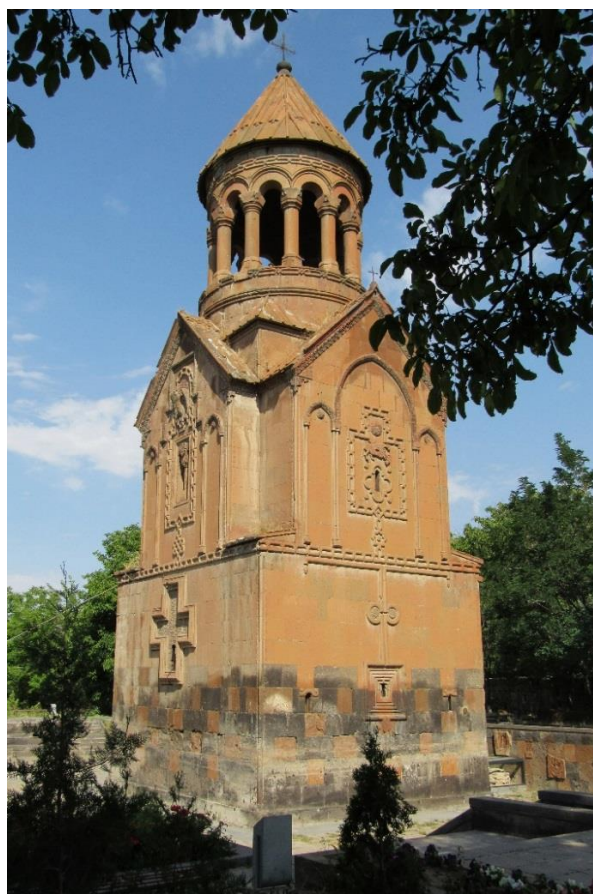


Fig. 2. Éghvard. Sainte-Mère de Dieu. Vues du Sud-Ouest et du Sud-Est. Photos P. Donabédian.

<sup>1</sup> Pour une vision d'ensemble du patrimoine architectural d'Éghvard, on consultera notamment : Alichan 1890, p. 196-200 ; Ēp'rikian 1903-5, p. 682-685 ; Mnatsakanyan 1971, p. 147-158 ; *Encyclopédie arménienne* 1977, p. 509-510 ; Thierry et Donabédian 1987, p. 520-521 ; Cuneo 1988, vol. I, n° 50, p. 162-165.

Notre attention se portera dans le présent article sur l'édifice ancien le mieux préservé d'Éghvard, la chapelle Sainte-Mère de Dieu (**fig. 2**), qui est en même temps l'un des meilleurs représentants du dernier essor de l'architecture arménienne sous la domination mongole, avant les sombres siècles qui précéderent la période moderne.

### La chapelle Sainte-Mère de Dieu : datation

Plusieurs sources épigraphiques et livresques attestent que la chapelle a été bâtie au premier tiers du XIV<sup>e</sup> s., mais il est impossible de donner avec certitude une date plus précise. En effet la brève inscription dédicatoire gravée en grandes majuscules sur le tympan de la porte, sur la façade occidentale (**fig. 3**), comporte, dans les caractères notant la date, une imprécision portant sur les dizaines. Cette inscription peut être lue comme suit, les ligatures étant soulignées, les passages omis étant entre parenthèses et les deux lettres problématiques étant signalées par un double soulignement : :Ի ԹՎ(ԻՆ) :ՉԿՀ : [ou ՉԿՉ] ՇԻՆԵՑԱԻ ԵԿԵՂԵՑԻԱՍ. La traduction suivante peut en être proposée : « En l'an 13?? fut bâtie cette église ». Plusieurs facteurs engendrent cette imprécision : parmi les trois lettres notant la date, les deux dernières, qui correspondent l'une et l'autre à des dizaines, sont superposées, comme si le lapicide, s'étant trompé, avait voulu corriger son erreur en gravant la seconde sur la première ; en outre, si l'une (la « première ») des deux lettres correspond clairement à un Կ/K, l'autre, qui semble avoir été gravée sur elle pour la corriger, est dessinée avec une fantaisie telle que son identification est incertaine ; elle évoque approximativement un Ծ/Tz ou un Հ/H. On peut donc hésiter entre ՉԾ (750 + 551 = 1301)<sup>2</sup>, ՉԿ (760 + 551 = 1311) et ՉՀ (770 + 551 = 1321)<sup>3</sup>.



Fig. 3. Éghvard. Ste-Mère de Dieu. Façade Ouest. Tympan de la porte. Photo P. Donabédian

<sup>2</sup> Date retenue par : Hovsêp'ian 1969 [1922], p. 408 ; Atjařyan 1942, p. 61 ; Jamkotchyan et K'alant'aryan 1971, p. 277 ; Hasrat'yan dans son article de l'*Encyclopédie* ; Gyuzalyan 1984, p. 153.

<sup>3</sup> 1321 est la date citée par : Chahkhat'ouniants 1842, p. 126 ; Alichan 1890, p. 197 ; Ēp'rikian 1903-5, p. 682 ; Jakobson 1950 ; Tokarskii 1961, p. 323 ; Mnatsakanyan 1971, p. 151.

[p. 839]

Plusieurs arguments plaident en faveur de la troisième hypothèse et notamment un argument épigraphique (auquel nous ajouterons plus loin un élément d'iconographie) : le signe qui, vu comme un Z/H, permettrait de lire 1321, et qui a probablement servi à rectifier la date en couvrant le Ч/K initial, est semblable à la boucle utilisée par le lapicide pour rendre, sur la façade sud, de manière presque extravagante, le H du nom de l'architecte, ChaHik (voir *infra* et **fig. 25**). Il paraît donc raisonnable d'adopter, à titre d'hypothèse, la date de 1321. Un autre élément de datation était fourni par une inscription peinte en blanc sur la rotonde qui couronne la chapelle. Aujourd'hui disparue, cette inscription indiquait : « fut bâti en l'an 1328 »<sup>4</sup>. On serait tenté d'en conclure que la chapelle, commencée en 1321, fut achevée en 1328<sup>5</sup>.

Mais ces données épigraphiques sont complétées par un témoignage livresque plus circonstancié qui pourrait inciter à avancer cette datation d'une ou deux décennies. Il s'agit du colophon d'un évangile copié en 1318, qui évoque la vaste activité développée à Éghvard au début du XIV<sup>e</sup> s. par le « le baron Azizbêk, brave général [luttant] contre les ennemis de la croix du Christ »<sup>6</sup>, et son épouse Vakhakh, commanditaires du manuscrit<sup>7</sup>. D'après ce colophon, le couple princier, ayant récupéré ses domaines, qui avaient été un temps occupés et détruits, a « rétabli le grand ermitage d'Éghivard », bâti des « maisons pour l'âme et le corps », planté des jardins et élaboré un système d'adduction d'eau et de fontaines. Le colophon mentionne le « monastère Saint-Jacques construit sur la friche » par le couple princier, où le manuscrit a été copié « sous la protection de la sainte Mère de Dieu, de saint Grégoire et de saint Jacques, ainsi que de l'ensemble des saints apôtres », en référence probable à des chapelles ou à des reliquaires. Il fait état également d'une église ornée de sculptures et de peintures représentant, entre autres, « le Sauveur de tous et sa mère, la Mère de Dieu », ainsi que d'habitations pour les moniales. De ces constructions du début du XIV<sup>e</sup> s., seule subsiste, au centre du bourg, la chapelle Sainte-Mère de Dieu. Même si l'édifice n'y est pas précisément cité, ce témoignage peut logiquement conduire à situer son achèvement avant 1318, date de la rédaction du colophon<sup>8</sup>.

Compte tenu de ces données relativement divergentes, la prudence exige que l'on se contente de placer la construction de la chapelle d'Éghvard au cours des trois premières décennies du XIV<sup>e</sup> s., entre 1301 et 1328<sup>9</sup>. Il s'agit, dans l'histoire arménienne, de l'époque dramatique de l'occupation mongole (années 1230 – milieu du XIV<sup>e</sup> s.) durant laquelle, malgré

<sup>4</sup> Chahkhat'ounians 1842, p. 126 ; Alichan 1890, p. 197 ; Ēp'rikian 1903-5, p. 682 ; Hovsêp'ian 1969, p. 409.

<sup>5</sup> C'est la position qu'adoptent Aroutyounyan et Safaryan 1951, p. 64 ; Der Nersessian 1977, p. 184 ; Thierry 1980, p. 56 ; Cuneo 1988, p. 164. T'oramanyan 1948, p. 127, quant à lui, laisse le choix entre 1321 et 1328.

<sup>6</sup> Voir le texte du colophon dans l'édition de Khatchikyan 1950, *Colophons des manuscrits*, p. 139-143 ; et dans Hovsêp'ian 1969, p. 423-425. Le nom du prince y est orthographié Azizpêk. Selon Atjařyan 1942, p. 59, 61 et 409, il se compose du nom arabe Aziz (= cher, glorieux, rare) et du nom turc Bêg (= prince).

<sup>7</sup> Le recours à des prénoms arabo-turcs est fréquent chez les élites arméniennes du Moyen Âge, du moins pour les laïcs et leurs épouses. Sur la brève histoire de cette dynastie locale issue d'Azizbêk, voir : Hovsêp'ian 1969 ; cet auteur cite, p. 406 et 426, un colophon de 1367 où un parent, peut-être le fils du prince, est nommé Azizbêk Éghivardian, en référence au bourg qui était au centre de leur domaine.

<sup>8</sup> Contrairement au choix exposé dans son ouvrage de 1980 (1321-28, voir *supra*, note 5), Thierry 2000, p. 195, 202, estime la chapelle d'Éghvard « fondée avant 1318 ».

<sup>9</sup> Position adoptée par l'auteur de ces lignes dans Thierry et Donabédian 1987, p. 521.

les très rudes épreuves que subit le pays, un art d'une remarquable richesse et diversité se développa, du moins sur les terres des princes qui avaient su s'entendre avec les occupants.

### La chapelle Sainte-Mère de Dieu : architecture et fonction

Cette haute construction à trois niveaux est à plusieurs égards inhabituelle, voire énigmatique. En même temps, elle s'inscrit dans un groupe typologiquement et fonctionnellement homogène. Elle constitue l'un des plus remarquables témoins d'une époque créatrice, novatrice, marquée par une large ouverture de la société arménienne au monde environnant et aux grandes cultures du moment, tant proches que lointaines.

Conformément à la technique traditionnelle, les murs de l'édifice sont formés d'un noyau bétonné fait d'un mélange de mortier de chaux, de gravier et de pierraille, entre deux parements de blocs de tuf volcanique soigneusement taillés sur leur face extérieure. Les colonnes de la rotonde sommitale, également en tuf, sont monolithes. Le tuf utilisé à Éghvard se distingue par la chaude vivacité de sa couleur ocre.

Le premier niveau se présente de l'extérieur comme un parallélépipède assez trapu. La porte découpée dans sa façade ouest conduit, après un minuscule « porche » réduit à un arc transversal, à une pièce quasi carrée, basse, presque

[p. 840]

privée d'éclairage et couverte d'une voûte d'arêtes. Ce « cube » central est échancré à l'est par une abside à contour intérieur semi-circulaire, inscrite dans le périmètre rectangulaire du plan. L'abside est flanquée de deux chambres trapézoïdales ; privées d'absidiole, ces deux petits espaces angulaires, auxquels on accède par des portes percées sur les côtés de l'hémicycle absidal, ne sont pas des chapelles liturgiques, mais probablement des sacristies-réserves ou des pièces à fonction votive ou reliquaire. Devant l'abside s'élève la traditionnelle plateforme de l'autel (le *bèm*) sur laquelle on monte depuis la nef par deux petits escaliers latéraux à trois

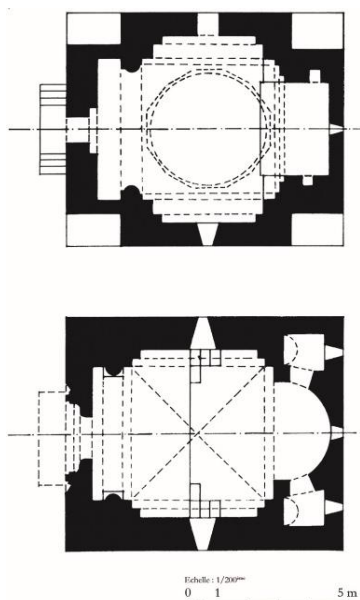


Fig. 4a. Éghvard. Ste-Mère de Dieu au XX<sup>e</sup> s., avant 1990. Plan d'après Cuneo 1988, n° 51, p. 164.

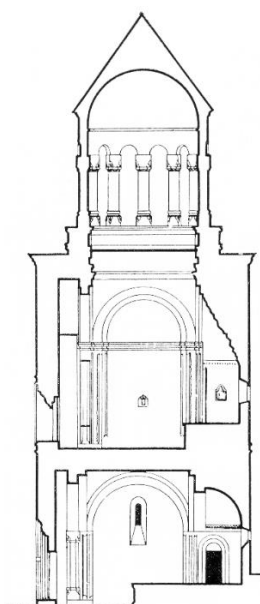


Fig. 4b. Éghvard. Ste-Mère de Dieu au XX<sup>e</sup> s., avant 1990. Coupe longitudinale en élévation, d'après Hovhannissyan 1978, p. 111, fig. 68.

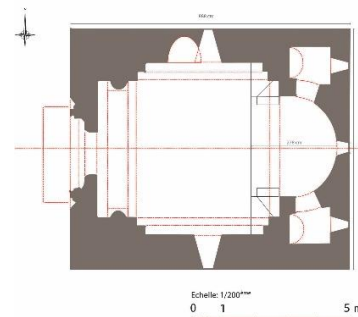


Fig. 4c. Éghvard. Ste-M.D. après 1990. Plan de l'étage inférieur (2016). Relevé Lilit' Khatchatryan et P. Donabédian.

marches. Avant la deuxième restauration, entreprise en 1990, cette plateforme, très endommagée et difforme, selon les témoignages, occupait, de manière inhabituelle, un peu plus de la moitié de l'espace intérieur, comme le montrent le plan et la coupe longitudinale établis dans les années 1960 (**fig. 4a et b**). Jugée non-authentique et due à une intervention de la fin du XIX<sup>e</sup>-début du XX<sup>e</sup> s. (voir *infra*), cette avancée a été « remise aux normes », c'est-à-dire fortement réduite, rapprochée de l'abside : tel est l'état actuel de l'intérieur du premier niveau, dont la perception est désormais, de ce fait, radicalement transformée<sup>10</sup>.

La présence de cette abside, dont la position à l'est obéit à une règle constante de l'architecture cultuelle arménienne, atteste que l'on se trouve dans une église (que nous appelons « chapelle » en raison de la petitesse de ses dimensions), dûment orientée. Celle-ci peut être rangée, malgré des traits insolites sur lesquels nous reviendrons plus bas, dans la catégorie typologique des chapelles à nef unique, très répandues en Arménie depuis les débuts du christianisme jusqu'aux temps modernes<sup>11</sup>. Le sol de cette pièce est situé à un niveau nettement inférieur à celui du sol extérieur, qui est lui-même apparemment inférieur à la strate archéologique et architecturale datable du VII<sup>e</sup> s., mise au jour en 2008 au nord de la chapelle. En d'autres termes, la chapelle a été originellement construite de manière que l'on doive descendre en deux paliers pour pénétrer dans sa nef.

Ce parallélépipède en partie hypogé, peu élevé, nettement délimité par la corniche qui le surmonte, manifeste dès l'abord extérieur, une autre singularité : l'appareil de la moitié inférieure de ses quatre murs (ses six premières assises) présente un panachage relativement régulier de blocs de couleurs marron et gris foncé qui tranche nettement sur la tonalité ocre uniforme et claire de tout le reste de l'édifice. Un phénomène assez semblable s'observe sur un édifice à peu près contemporain (mais remanié tardivement), proche par la typologie et peut-être en partie par la fonction : la chapelle-campanile peut-être funéraire de Karbi (**fig. 12**). Plus encore qu'à l'extérieur, l'appareil intérieur oppose l'obscurité de la partie inférieure, entièrement en pierre grise, à la teinte ocre plus claire du haut du volume. L'espace est faiblement éclairé par la porte occidentale, tandis que les fenêtres, une par mur et par chambre angulaire, bien qu'ébrasées, se réduisent à de très petites ouvertures. La restauration de 1990 a rendu à la façade de l'élévation de l'autel son ornementation sculptée (**fig. 5**) : une composition à entrelacs géométriques imitant les panneaux de carreaux de céramique en forme d'étoiles à huit branches et de figures cruciformes entre elles, répandus au XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> s. au Moyen Orient, notamment à Kachan en Iran, et dont le principe est très présent aussi en Arménie. Le cul-de-four de l'abside est décoré d'un motif rayonnant appartenant à l'appareil mural en tuf, faisant alterner

[p. 841]

trois rayons ocre et quatre rayons gris foncé ; chaque rayon est constitué d'un bloc unique<sup>12</sup>. Cette bichromie rayonnante sert en quelque sorte de transition entre le bas de l'espace, ancré dans le sol, en tuf sombre, et la clarté de la partie haute, voûtée, évocatrice du ciel et du salut.

<sup>10</sup> Cette intervention sur l'élévation de l'abside n'est pas mentionnée dans les comptes rendus relatifs à la restauration du monument (voir *infra*). L'auteur de ces lignes a appris les circonstances de la réduction de la saillie de l'autel lors d'un entretien, le 2 juillet 2016, avec le père Hovnan Mat'evosyan, prêtre de la paroisse d'Éghvard depuis 1980, qui en fut l'initiateur. En 1990, le père Hovnan, qui ne disposait pour ses paroissiens que de la minuscule chapelle occupée pour plus de sa moitié par le *bêm*, obtint du Comité pour la protection des monuments historiques d'Arménie l'autorisation de remanier l'élévation de l'autel pour lui « rendre son aspect originel, altéré par sa déformation tardive ». Ces travaux se sont accompagnés d'une restauration de la face sculptée du *bêm* (voir *infra*) et d'une réfection du dallage. Le père Hovnan précise qu'aucun élément de mobilier archéologique n'a été trouvé.

<sup>11</sup> Cf. planches synoptiques : Cuneo 1988, vol. 2, p. 710-715.

<sup>12</sup> Mnatsakanyan 1971, p. 154.

Le centre de la voûte est d'ailleurs marqué par une bande cruciforme sculptée d'un entrelacs géométrique très fin à succession de motifs étoilés.

La présence d'une abside et d'un *bèm* n'est pas en contradiction avec la fonction funéraire qui est attribuée à ce premier niveau, comme à l'ensemble de l'édifice. Certes, les canons de l'Église arménienne interdisent, depuis les premiers siècles chrétiens, de pratiquer



Fig. 5. Éghvard. Ste-Mère de Dieu. Intérieur du niveau inférieur ; vue vers l'abside (vers l'Est).  
Photo Hraïr Khatcherian.

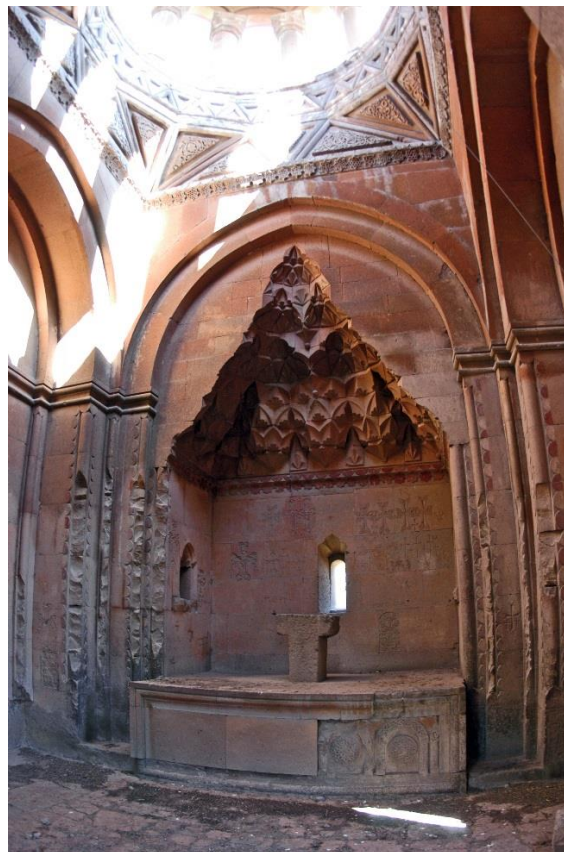


Fig. 6. Éghvard. Ste-Mère de Dieu. Intérieur du niveau intermédiaire ; vue vers l'Est : la niche-abside à stalactites. Photo Hraïr Khatcherian.

des inhumations à l'intérieur des églises<sup>13</sup>. Mais en raison même de cette interdiction, un très important domaine spécifique, celui de l'architecture mémoriale et notamment funéraire, s'est très tôt développé en Arménie. Le plus ancien monument daté de l'architecture chrétienne arménienne, le mausolée royal d'Aghtsk', très probablement daté des années 364-368, présente un espace voûté orienté, doté non seulement d'une abside, mais aussi de deux *arcosolia* latéraux destinés, selon toute probabilité, à recevoir les ossements des rois arsacides arméniens<sup>14</sup>. Il y avait ainsi, depuis l'Antiquité tardive et jusqu'à la fin du Moyen Âge, une catégorie spécifique, celle des *martyria* et des mausolées dynastiques, qui pouvait se réduire à une pièce à fond plat contenant une tombe, mais qui souvent plaçait une ou plusieurs inhumations à l'intérieur d'une chapelle à abside et autel. A Éghvard, les particularités de la construction : son caractère partiellement hypogé, sa faible hauteur (5,53 m), la couleur sombre du bas de ses murs, la faiblesse de son éclairage et son couvrement par une voûte d'arêtes, ainsi que la parenté avec les édifices de même typologie (voir *infra*), semblent confirmer la destination funéraire, même

<sup>13</sup> *Livre des Canons*, p. 380-381, 486 ; Donabédian 2008, p. 21.

<sup>14</sup> Donabédian 2008, p. 22-23.

si ni le colophon susmentionné, ni l'épigraphie ne précisent de fonction autre que celle d'église (nous citerons plus loin un témoignage plus tardif qui la qualifie aussi de « campanile »).

Dans l'état actuel du monument, il n'est pas possible de dire si la chapelle du niveau inférieur, dotée d'une abside et d'une élévation d'autel, comportait un caveau dynastique ou s'il s'agissait plutôt d'une sorte de cénotaphe, d'un tombeau symbolique, car on ignore si elle abritait une inhumation. Compte tenu de l'avancée inhabituelle que formait à son époque l'élévation de l'autel, S. Mnatsakanyan avait émis l'hypothèse qu'une sépulture se trouvait sous elle<sup>15</sup>. Mais, comme on l'a vu plus haut, la moitié orientale de la chapelle a été remaniée et cette plateforme a vu sa saillie sensiblement réduite (**fig. 4c**), sans qu'aucune trace d'inhumation n'y soit signalée, du moins dans les publications disponibles. Des fouilles sous le sol de la chapelle inférieure d'Éghvard permettraient peut-être, si la zone n'a pas été trop perturbée durant les travaux de 1990, d'en savoir davantage.

Le deuxième niveau est un volume cruciforme « posé » sur le parallélépipède inférieur. Les quatre courtes voûtes en berceau qui couvrent les bras de la croix sont coiffées, à l'extérieur, de bâtières qui « traduisent » visuellement la structure cruciforme du volume. Ces voûtes sont bordées, au centre de l'espace, par quatre arcs qui forment la base carrée sur laquelle s'appuie un cylindre large et bas, sorte d'amorce de tambour ; selon un principe employé dans les bâtiments seldjoukides de l'époque et dans plusieurs narthex arméniens<sup>16</sup>, la transition du carré au cercle se fait par l'intermédiaire d'un premier rang de vingt caissons triangulaires tête-bêche, finement sculptés d'arabesques, puis d'un second rang de triangles plus petits (**fig. 6-7**). Le bras oriental de cette croix est occupé, non par une abside arrondie, mais par une assez profonde niche à fond plat, dont le haut est découpé

[p. 842]

en triangle et creusé d'un genre d'alvéoles répandu en Arménie depuis la fin du XII<sup>e</sup> s. : des stalactites du type des *muqarnas* du monde musulman (**fig. 6**). Malgré son caractère insolite<sup>17</sup>,



Fig. 7. Éghvard. Ste-Mère de Dieu. Base intérieure de la rotonde. Caissons triangulaires et bandes d'étoiles.  
Photo Hraïr Khatcherian.



Fig. 8. Éghvard. Ste-Mère de Dieu. Porte du niveau intermédiaire. Seuil saillant et début d'escalier suspendu. Photo P. Donabédian.

cette niche est précédée de l'habituel *bèm* sur lequel se dresse la tout aussi réglementaire pierre d'autel, miraculeusement préservée grâce à la difficulté d'accès du lieu. C'est pourquoi on peut

<sup>15</sup> Mnatsakanyan 1971, p. 154.

<sup>16</sup> Mnatsakanyan 1952, passim, notamment fig. 95.

<sup>17</sup> Tokarskii 1961, p. 329, compare très justement cette niche au *mihrab* d'une mosquée. Nous verrons plus loin la même niche-*mihrab* dans le mausolée musulman de Khatchèn-Dorbath.

voir dans cette pièce supérieure un oratoire<sup>18</sup> qui complète en quelque sorte la chapelle du niveau inférieur. Cet espace est inondé de lumière, non par la porte ouest, assez petite, ni par les fenêtres, très étroites, mais grâce à la rotonde qui lui offre une large ouverture sur le ciel. Il est de plus délimité par des murs clairs, aux riches motifs rehaussés de peinture rouge et blanche. Aussi l'atmosphère qui y règne est diamétralement différente de celle que l'on ressent dans la pénombre du niveau inférieur. Ce contraste est, selon toute vraisemblance, lié à la différence fonctionnelle que nous croyons déceler entre la probable chapelle funéraire ou mémoriale inférieure et l'oratoire du haut. Il s'observe aussi, nous le verrons, dans le décor sculpté.

La pièce du second niveau s'ouvre sur l'extérieur, à l'ouest, par une porte au bas de laquelle, en saillie sur la façade occidentale de l'édifice, est disposé un début d'escalier, en pierre grise qui se détache sur le fond ocre (**fig. 8**). Cette ébauche d'escalier se réduit à une petite plateforme en encorbellement, assez bien conservée, et à une paire de deux degrés, qui ont été arasés mais dont les blocs-souches gris sont encore visibles dans l'appareil du mur. L'absence de toute autre trace de marches, plus bas, confirme que ce mini-escalier s'interrompait là. Il faut donc supposer que, lorsque c'était nécessaire, une ou deux échelles mobiles en bois étaient appuyées contre ces degrés saillants pour permettre à de rares fidèles de pénétrer dans la chapelle ou oratoire du second niveau. Cet accès très réduit au second niveau du bâtiment semble confirmer l'hypothèse d'un mausolée dynastique réservé aux membres de la famille princière locale et du clergé.

On trouve des paires d'escaliers complets, partant du sol, en encorbellement, dans l'architecture arménienne à partir du début du XIII<sup>e</sup> s., à l'intérieur des églises, pour accéder à l'étage supérieur des deux chapelles angulaires flanquant le bras ouest de la nef ; l'un des premiers exemples datés peut être vu à Haritj, en 1201. Ce procédé est bientôt repris à l'intérieur de l'hôpital de la grande mosquée de Divriği (1228)<sup>19</sup>, puis il est adapté à la façade d'autres édifices musulmans seldjoukides : les oratoires (petites mosquées) à deux niveaux sur plan carré, bâtis respectivement en 1229 et 1236, au centre des caravansérails dits tous deux Sultan Han, près d'Aksaray et de Césarée, en Cappadoce (Turquie), ainsi que sur plusieurs *türbe*, mausolées surtout postseldjoukides

[p. 843]

(XIII<sup>e</sup>- XIV<sup>e</sup> s.) de Césarée<sup>20</sup>. Un siècle plus tard, au monastère arménien de Noravank', le même procédé anime vigoureusement la façade occidentale de l'église funéraire de 1339, à même typologie et, du moins en partie, même fonction que la chapelle d'Éghvard : ses deux volées de marches partent du sol et montent progressivement sur les deux côtés de la façade, pour conduire à la porte de l'oratoire du deuxième niveau (**fig. 12**). Mais il arrive aussi, comme à Éghvard, que l'on réduise le double escalier à sa partie supérieure, sans doute pour réserver à quelques personnes seulement l'accès à ce type d'oratoire privé. Au monastère de Gochavank', pour donner accès à la chapelle cruciforme ajoutée en 1291 au-dessus de la bibliothèque de c. 1240, lors de sa transformation en campanile (surmonté d'une lanterne octostyle, aujourd'hui disparue), on a installé une portion d'escalier d'un seul côté (**fig. 11**). A la chapelle sans doute funéraire de Kaptavank', à Kapoutan, de 1349, également à deux niveaux et couronnée d'une

<sup>18</sup> Mnatsakanyan 1971, p. 151, 153, 154, emploie le terme d'« *aghôt'aran* » (= oratoire, lieu de prière) pour désigner cette chapelle supérieure.

<sup>19</sup> Gabriel 1934, pl. LXXVI, fig. 1 et 2, et pl. LXXVII, fig. 1.

<sup>20</sup> Gabriel 1931, nombreuses illustrations.

rotonde octostyle, la même portion supérieure d'escalier qu'à Éghvard a été placée en encorbellement de chaque côté du seuil saillant de l'oratoire supérieur, mais avec cette fois cinq marches au lieu de deux (**fig. 14**).

Nous reviendrons plus loin sur le décor sculpté de ce deuxième niveau de la chapelle d'Éghvard, distribué avec une richesse exceptionnelle sur les quatre façades des bras de la croix. Contentons-nous de noter pour l'heure, là encore, le contraste frappant qui existe entre cette exubérance décorative et le traitement beaucoup plus sobre du niveau inférieur. Les bras de la croix s'achèvent, en élévation, par des pignons dont l'acuité triangulaire renforce l'élégance de l'ensemble de la silhouette. Formule traditionnelle dans l'architecture arménienne, quatre prismes faisant saillie à la jonction de ces pignons signalent la présence des angles du carré central intérieur, tout en consolidant l'assise du dernier niveau.

Le troisième niveau est une rotonde à douze colonnes, dressée sur le tambour bas tronqué qui surmonte l'oratoire du second niveau (**fig. 9**). L'arcature à fine archivolt double



Fig. 9. Éghvard. Ste-Mère de Dieu. Rotonde et pignon, vus de l'Est. Photo P. Donabédian.



Fig. 10. Glanum. Mausolée des Julii (années 30-20 av. J.-C.). Photo P. Donabédian.

qui relie ces douze colonnes sert de base aux deux dernières assises cylindriques. Y sont placées la dernière bande décorée d'un gros entrelacs et, juste sous le toit, la rangée de carreaux iraniens de céramique lustrée qui sera étudiée *infra*, ou du moins ce qu'il en reste. Cette lanterne est coiffée d'un cône revêtu, comme toujours dans l'Arménie médiévale, de plaques de pierre, et avivé de nervures rayonnantes en forme de demi-boudin. Ces rebords bombés, adaptation à la pierre des *imbrices* antiques qui couvraient la jonction des *tegulae* romaines, servent à protéger contre l'infiltration des eaux de pluie les joints des plaques formant la couverture de la coupole. En même temps, ils soulignent l'élégance de l'ensemble et sont complétés de tiges décoratives (et sans doute symboliques) qui portent à leur extrémité pendante un motif de grenade entre deux feuilles (thème fréquent dans la décoration culturelle arménienne). Ces arêtes de chevauchement constituent l'une des nombreuses réminiscences, perceptibles dans

l'architecture chrétienne d'Arménie tout au long des siècles, de la large part romaine antique de ses racines.

[p. 844]

### Une composition d'origine antique ayant traversé les siècles

Présent aux sources mêmes de l'architecture chrétienne d'Arménie puis tout au long de son histoire, le souffle de l'héritage classique de l'architecture romaine est encore sensible, malgré une distance de près de quatorze siècles, dans les compositions du genre d'Éghvard<sup>21</sup>. Dans ces structures arméniennes du XIV<sup>e</sup> s. (voir *infra*) à deux niveaux surmontés d'une *tholos* et à très probable destination mémoriale/funéraire, on relève une parenté structurelle et fonctionnelle avec les mausolées d'époque romaine, tels que ceux de Glanum (mausolée des Julii - 30-20 av. J.-C. – **fig. 10**), de Faverolles (Haute-Marne)<sup>22</sup> et de Cologne (mausolée de L. Publicius – I<sup>er</sup> s. ap. J.-C.)<sup>23</sup>.

Éghvard s'inscrit dans la vieille tradition de l'architecture mémoriale/funéraire, avec caveau souvent (entièrement ou partiellement) hypogé, surmonté d'un oratoire et éventuellement d'un troisième niveau, généralement en forme de lanterne, qui, en Arménie, traverse les siècles, de l'Antiquité tardive jusqu'à la fin du Moyen Âge<sup>24</sup>. Ce principe des églises funéraires à étages, présent en Orient, se distingue, tout en s'apparentant à lui, de celui de la crypte sous l'église, qui est plus propre aux pays d'Occident<sup>25</sup>. Cette tradition est connue aussi des musulmans, notamment des Turcs seldjoukides, au XII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> s., chez qui elle prend la forme du *türbè* dit aussi *kümbet*, avec une crypte surmontée d'un oratoire à coupole sous coiffe pyramidale ou conique<sup>26</sup>.

Plus précisément, Éghvard s'insère dans un groupe assez homogène de constructions arméniennes en forme de tour du XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> s. dans lesquelles semblent se joindre deux principes, celui des campaniles et celui des mausolées. Les campaniles en forme de tour surmontée d'une lanterne sont assez largement attestés en Arménie et en Géorgie à partir du début du XIII<sup>e</sup> s., époque où la cloche en métal, originaire semble-t-il d'Occident, est introduite dans ces régions<sup>27</sup>. Les exemples les plus fameux sont, en Arménie, ceux des monastères de Sanahin et de Haghbat, de la première moitié du XIII<sup>e</sup> s. Nous avons évoqué plus haut l'élaboration

[p. 845]

progressive, à la fin du XIII<sup>e</sup> s., du campanile de Gochavank', né de l'adjonction, sur une bibliothèque à contour carré, d'une pièce cruciforme surmontée d'une lanterne octostyle (**fig. 11**).

<sup>21</sup> Mnatsakanyan 1971, p. 153.

<sup>22</sup> Laubry 2009, fig. 5.

<sup>23</sup> Laubry 2009, fig. 2.

<sup>24</sup> Mnatsakanyan 1984.

<sup>25</sup> Sur cette question voir : Grabar 1968 ; Thierry 1980, p. 55-56.

<sup>26</sup> Gabriel 1931, p. 75-76 ; Yetkin 1962, p. 31-33 ; Hoag 1987, p. 124 ; Ettinghausen et Grabar 1987, p. 271, 323.

<sup>27</sup> Sur les campaniles d'Arménie voir : Khalpakhtchyan 1973.



Fig. 11. Gochavank : Bibliothèque-chapelle-campanile (1291). Photo P. Donabédian.

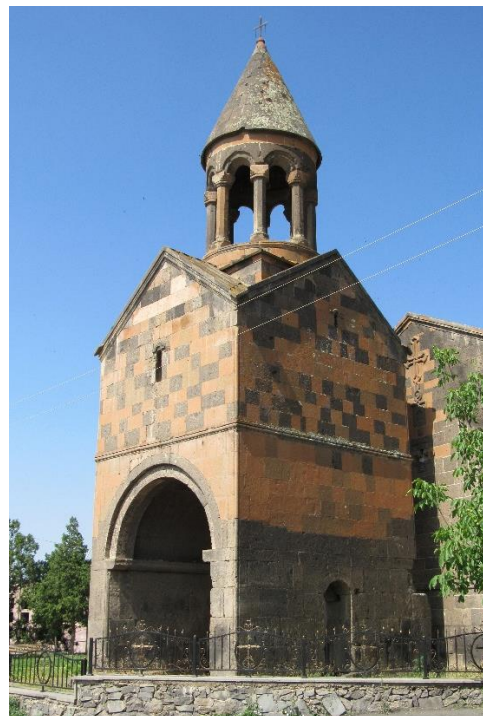


Fig. 12. Karbi. Chapelle-campanile(-mausolée ?) (début XIV<sup>e</sup> s.?). Photo P. Donabédian.



Fig. 13. Noravank : Eglise funéraire du prince Bourt'el Ôrbélian (1331-1339). Photo P. Donabédian.



Fig. 14. Kapoutan. Chapelle-mausolée Saint-Ménas de Kaptavank' (1349). Photo P. Donabédian.

On peut voir dans le campanile de Gochavank' le prototype de la composition des « chapelles-mausolées », ou « chapelles-campaniles-mausolées » à trois niveaux du type d'Éghvard<sup>28</sup> : Dzagavank' (fin XIII<sup>e</sup> s. ? ; seulement deux niveaux), Saint-Jean-Baptiste de Zindjirli (1301), Éghvard (entre 1301 et 1328), Karbi (début XIV<sup>e</sup> s. ? – **fig. 12**), Noravank' (1331-1339 – **fig. 13**), Kaptavank' (1349 – **fig. 14**). La parenté est particulièrement grande entre Éghvard et les deux derniers monuments cités, qui lui sont très proches par la datation et la structure : l'église funéraire du prince Bourt'él Ôrbélian à Noravank' (1331-1339), également d'une grande richesse décorative<sup>29</sup>, et la chapelle probablement funéraire Saint-Ménas de Kaptavank' à Kapoutan (1349), beaucoup plus sobre<sup>30</sup>. Dans toutes ces constructions, la rotonde était probablement destinée à abriter une cloche. On peut même supposer, avec N. Tokarskiï<sup>31</sup>, que c'est le souhait d'installer des cloches en haut de ces bâtiments qui a engendré la transformation du tambour cylindrique sous la coupole en une colonnade de lanterne, non seulement sur les campaniles, mais aussi sur les églises funéraires du type Éghvard-Noravank'.

Il n'en reste pas moins saisissant que la forme générale qui en résulte fasse écho à celle des mausolées romaines antiques cités *supra*. Quant à l'usage des divers espaces et niveaux des églises-tours du XIV<sup>e</sup> s., comme on l'a vu, il n'est pas exclu que plusieurs fonctions y fussent conjointes, celle de campanile venant s'ajouter à celles de chapelle et de mausolée. S'agissant de notre chapelle d'Éghvard, il est d'ailleurs intéressant de noter qu'un colophon de 1469 lui attribue l'appellation de « saint campanile qui porte le vocable de la sainte Mère de Dieu »<sup>32</sup>. Quoiqu'il en soit, la fonction funéraire, concernant Éghvard, ne fait de doute pour aucun des auteurs cités ici<sup>33</sup>.

### Un décor sculpté abondant, ouvert à la fois sur l'Islam et sur l'Occident

Le décor sculpté extérieur est relativement sobre au premier niveau où il intéresse le portail de la façade occidentale et les cadres de la fenêtre centrale de chaque autre façade. Le portail est du type généralisé depuis la fin du XII<sup>e</sup> s. (périodes postseldjoukide et mongole), à premier cadre, arrondi dans sa partie supérieure, inscrit dans un second cadre, rectangulaire (**fig. 15**). Le même principe s'observe sur les monuments musulmans contemporains, notamment d'Asie Mineure. Un probable remaniement semble avoir porté sur le chambranle extérieur, élargi par rapport au cadre initial dont subsistent les deux piédroits inférieurs. Les encadrements de fenêtre sont plus originaux : ils ont l'aspect, sur les façades sud et nord, d'un assez large champ cruciforme empli d'un entrelacs très fin et délimité par une moulure saillante, au bas duquel s'ouvre une minuscule baie. Sur la façade orientale, ce cadre est rectangulaire, inscrit dans le mouvement vertical d'un corps de moulures parcourant sur sa hauteur le centre du mur (**fig. 16-17**). Ce genre de tige verticale faite de deux boudins, d'abord assemblés, puis qui s'écartent pour encadrer les éléments centraux, avant de se rejoindre, souvent pour dessiner

<sup>28</sup> Tokarskiï 1961, p. 323, 326, 328.

<sup>29</sup> Dans l'abondante bibliographie de ce monument célèbre, contentons-nous de citer trois références aisément accessibles en Occident : Alpagò-Novello *et al.* 1985, *passim* ; Thierry et Donabédian 1987, p. 478-479 ; Cuneo 1988, n° 201, p. 391-393.

<sup>30</sup> Karapetyan 2014.

<sup>31</sup> Tokarskiï 1961, p. 332.

<sup>32</sup> *Colophons* - Khatchikyan 1958, p. 283.

<sup>33</sup> Lors de la première campagne de restauration des années 1969-71, des sondages archéologiques effectués autour du monument ont montré la présence d'un très grand nombre d'ossements humains déposés en une sorte de vaste ossuaire recouvert de terre. Cf. Hovhannissyan 1978, p. 116.

une croix, est un mode décoratif propre aux façades géorgiennes et arméniennes du Moyen Âge. Une moulure horizontale achève ce premier niveau trapu, sombre pour sa partie inférieure. Cette « corniche » est vigoureusement marquée par un entrelacs anguleux formé de deux boudins régulièrement entrecroisés, que l'on a coutume d'appeler, dans les ouvrages d'histoire

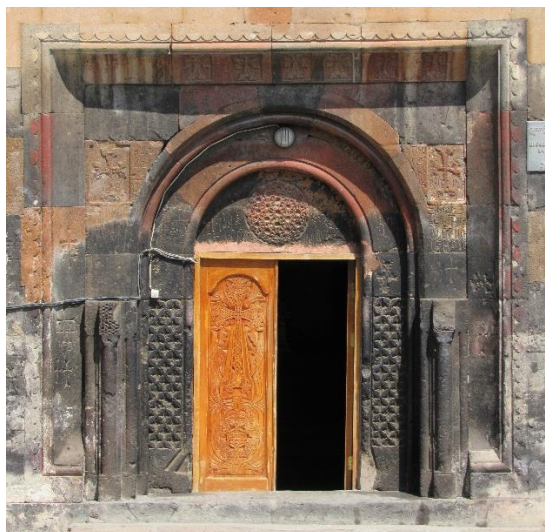


Fig. 15. Éghvard. Ste-Mère de Dieu. Façade ouest, niveau inférieur. Photo P. Donabédian.



Fig. 16. Éghvard. Ste-Mère de Dieu. Niveau inférieur ; vue du Sud-Est. Photo P. Donabédian.



Fig. 17. Éghvard. Ste-Mère de Dieu. Façade est. Photo P. Donabédian.



Fig. 18. Éghvard. Ste-Mère de Dieu. Façade sud. Photo P. Donabédian.

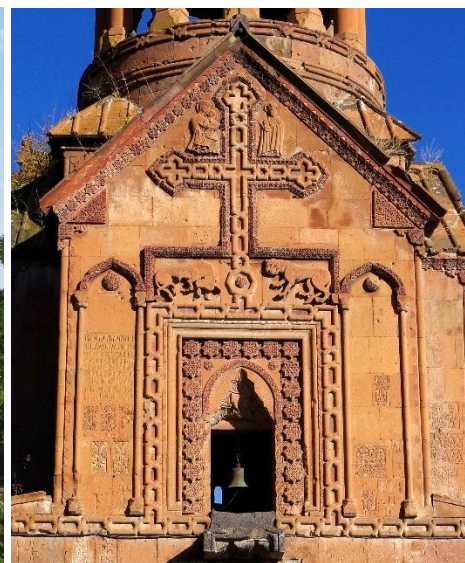


Fig. 19. Éghvard. Ste-Mère de Dieu. Façade Ouest. Photo P. Donabédian.

de l'art arménien, « chaîne seldjoukide », bien qu'il soit plus répandu sur les édifices chrétiens d'Arménie que sur les monuments seldjoukides d'Asie Mineure.

Infiniment plus riche est le décor sculpté, très raffiné, du second niveau (fig. 17-19). Son caractère inhabituellement chargé autorise J.-M. Thierry à y voir « un style maniériste quasiment baroque »<sup>34</sup>. Mais il convient de rappeler la règle traditionnelle selon laquelle une certaine opulence décorative s'attache à la sphère mémoriale et funéraire<sup>35</sup>. Trois

[p. 846]↓

<sup>34</sup> Thierry 2000, p. 197.

<sup>35</sup> Mnatsakanyan 1971, p. 156.

éléments assurent l'unité de la composition décorative : A) La « chaîne seldjoukide » qui naît de la corniche horizontale du premier niveau et s'élève sur les façades pour encadrer les éléments centraux et, sur la façade ouest, pour dessiner une grande et forte croix. Cette même chaîne, doublée, marque le haut de la rotonde (**fig. 9**). B) La colonnade-arcature aveugle qui surmonte et encadre la décoration de chaque face, en formant, sur les façades est et nord, un grand arc central et deux arcs latéraux plus bas, tandis que sur la façade sud, l'arc central est remplacé par un cadre rectangulaire gradué, et que, sur la façade ouest, il cède la place à la grande composition dominée par la croix. Comme il se doit dans l'Arménie de l'époque, l'arcature est portée par de fines colonnettes doubles. Notons que l'arcature aveugle d'Éghvard est, sauf erreur, la seule à présenter un listel plat précédé d'un chanfrein (plan incliné), les deux très finement sculptés d'entrelacs géométriques et de rinceaux. C) Le troisième élément assurant l'unité de la décoration est la bande sculptée, légèrement chanfreinée ou en cavet, qui court sur toutes les corniches du monument, en haut du deuxième niveau (**fig. 20**). Cette bande est constituée d'un rang d'étoiles à huit branches, l'un des motifs les plus populaires, tant dans l'art arménien que dans celui de l'islam, notamment en Asie Mineure, au XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> s. Là encore, sauf erreur, Éghvard offre un cas unique, dans l'architecture arménienne médiévale, d'application de ce motif très pittoresque aux corniches d'un édifice. Ce motif est particulièrement présent dans l'ornementation de l'oratoire supérieur du monument, puisqu'on le trouve, outre les corniches susmentionnées, sur le cadre extérieur de la porte, au bas de la niche-abside intérieure (où les étoiles ne sont pas ciselées, mais planes et peintes en rouge) et sur la « corniche » intérieure du carré central. Il convient de signaler que, à ces divers emplacements (hormis au bas de la niche-abside), le sculpteur applique le principe, général dans l'art arménien, de la diversité de détail dans l'unité compositionnelle : il évite la répétition des ornements, du moins dans leur voisinage immédiat.

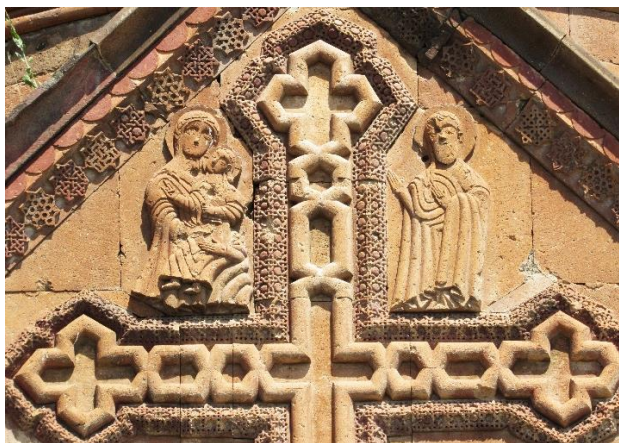


Fig. 20. Éghvard. Haut de la façade ouest. Vierge à l'Enfant et saint nimbé (prophète Isaïe ?). Photo P. Donabédian.



Fig. 21. Spitakavor. Ermitage de la Vierge Blanche. Façade O. Tympan. Vierge à l'Enfant (1321). Photo P. Donabédian.

Cet encadrement opulent et diversifié sert d'écrin à plusieurs sculptures figurées. En haut de la façade ouest, de part et d'autre de la grande croix, sont sculptés, sur le bras gauche de la croix, la Vierge assise à l'Enfant et, à droite, un saint debout, nimbé, tourné vers Jésus et Marie, les mains tendues vers eux (**fig. 20**). On s'accorde à identifier ce personnage au prophète Isaïe en raison de sa prophétie liée à la naissance du Christ<sup>36</sup>. Le même prophète, dont le nom est gravé sur son rouleau, avait d'ailleurs déjà été sculpté quelques années plus tôt, à droite de

<sup>36</sup> Isaïe 7.14 : « Le Seigneur lui-même vous donnera un signe, Voici que la jeune fille est enceinte, Elle enfantera un fils, Et lui donnera le nom d'Emmanuel ».

la Vierge trônant à l'Enfant, sur le tympan inférieur du narthex du monastère de Noravank<sup>37</sup>, probablement de la fin du XIII<sup>e</sup> s.<sup>38</sup> Les sculptures figurées d'Éghvard sont traitées en un relief assez saillant et ont une plastique quelque peu schématique, qui tient sans doute compte de la distance qui les sépare du sol. L'image de Marie et de Jésus qui se distingue par la position inclinée

[p. 847]

et rapprochée des têtes nimbées, évoque l'iconographie italo-byzantine de la « Vierge de Tendresse »<sup>39</sup>. Par ce trait et par ses caractéristiques stylistiques et techniques, elle s'apparente étroitement à la sculpture à même sujet du tympan d'une église contemporaine (1321), celle de l'ermitage de Spitakavor, dans la région de Vayots-Dzor (**fig. 21**), et s'inscrit avec elle dans une série d'images du XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> s. d'inspiration occidentale. On peut trouver là un deuxième argument en faveur d'une datation de notre monument vers 1321.

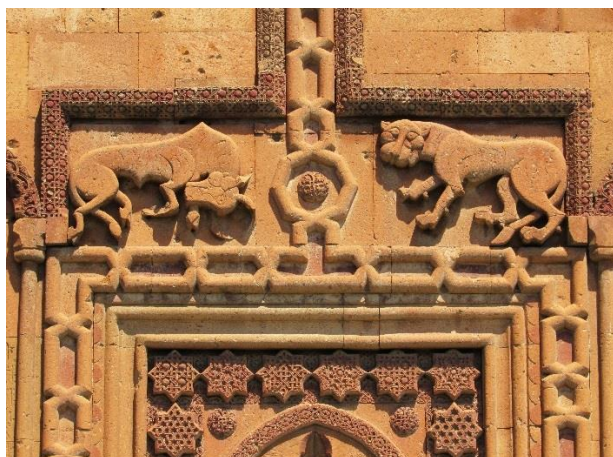


Fig. 22. Éghvard. Ste-Mère de Dieu. Façade Ouest. Portail du niveau intermédiaire. Lion et taureau. Photo P. Donabédian.



Fig. 23. Éghvard. Ste-Mère de Dieu. Façade Ouest. Portail du niveau intermédiaire. Cerfs sur les bords de la niche à stalactites. Photo P. Donabédian.

Toujours sur la façade occidentale, un peu plus bas, de part et d'autre du pied de la croix, au-dessus du grand chambranle de la porte supérieure surmontée d'une niche à stalactites, un lion et un taureau sont affrontés (**fig. 22**). En fort contraste avec cette inquiétante image de la menace incarnée par le lion, sous l'arc qui encadre la niche à stalactites, sont figurés, cette fois gravés et non sculptés, deux cerfs (**fig. 23**). On peut voir ici deux renvois, à l'Ancien et au Nouveau Testament : les cerfs font sans doute référence au début du Psaume 41/42 : « Comme le cerf altéré soupire après les sources d'eau, ainsi mon âme soupire après toi, ô Dieu », quant à l'arc et à la porte, ils évoquent probablement le passage de Jean 10.9 : « Je suis la porte. Celui qui entre par moi sera sauvé ». Sur les autres façades, d'autres représentations d'animaux sont sculptées au-dessus

[p. 848]

des fenêtres, donnant peut-être à voir à nouveau la menace qui guette le pécheur dans le monde, par opposition à la voie du salut dont le départ se trouve à l'intérieur du sanctuaire : au sud, un aigle en assez fort relief, aux ailes et à la queue semi-déployées, tient dans ses serres ce qui semble être une bichette (**fig. 24**) ; à l'est, une panthère, reconnaissable aux taches rondes qui

<sup>37</sup> Der Nersessian 1976, p. 112.

<sup>38</sup> Donabédian 1983.

<sup>39</sup> Des traits iconographiques occidentaux, notamment dans les images de la Vierge, ont pénétré à l'époque mongole dans l'art arménien, tant de Cilicie que d'Arménie du Nord-Est. Voir Der Nersessian 1973, et Donabédian 1984.

couvrent son corps, terrasse, semble-t-il, une chèvre (**fig. 26**) ; et au nord, une chimère, sous la forme d'un bouquetin ailé, est représentée seule (**fig. 27**).



Fig. 24. Éghvard. Ste-Mère de Dieu. Centre de la façade Sud. Photo P. Donabédian.



Fig. 25. Centre de la façade S. Signature de l'architecte Chahik. Photo P.D.



Fig. 26. Éghvard. Ste-Mère de Dieu. Centre de la façade Est. Photo P. Donabédian.

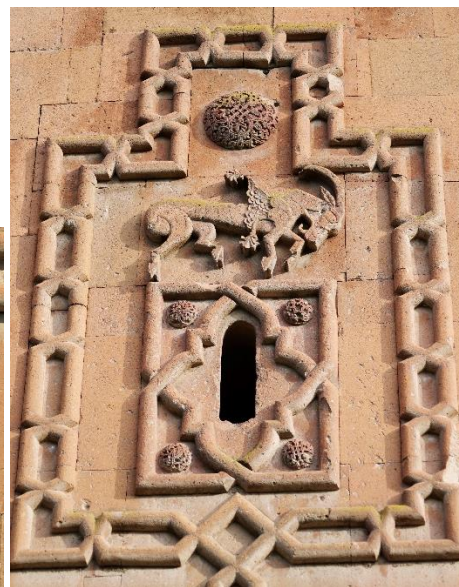


Fig. 27. Éghvard. Ste-Mère de Dieu. Centre de la façade Nord. Photo Hraïr Khatcherian.

### Une œuvre signée par son auteur

La façade ouest, éclairée par les derniers rayons de la journée<sup>40</sup>, est fortement chargée de sens du fait de la figuration du Sauveur et de la Vierge Marie, intercesseur par excellence de l'humanité auprès de son fils. Mais une attention particulière s'attache aussi au décor de la façade sud, où l'ample image de l'aigle aux grandes ailes saillantes, sur fond étoilé (initialement peint en rouge), est mise en valeur par un riche encadrement. Sous elle, le regard est encore attiré par la décoration très abondante de la fenêtre et par la présence en son centre d'une petite colonne entièrement sculptée, y compris sur sa base et son chapiteau. Sur le « tailloir » du chapiteau de cette colonnette, l'auteur de l'édifice a inscrit son nom (**fig. 25**). Des majuscules dessinées avec élégance et fantaisie indiquent en une formule laconique : Վ(ար)Դ(պէտ) ՇԱՀԻՎ, c'est-à-dire : architecte Chahik. Plus soucieux de symétrie et d'effet esthétique que de justesse épigraphique, le lapicide a conçu le dessin de la lettre Հ/H sous la forme inhabituelle d'une boucle répondant presque « en miroir » à celle de la lettre Շ/Ch/Տ gravée à gauche du Ա/A qui occupe le centre de la ligne. Comme noté plus haut, la même boucle gravée dans la date sur le tympan de la porte (**fig. 3**) permet, semble-t-il, d'y reconnaître la même lettre et donc de restituer la date 1321.

La présence d'une telle inscription à un endroit aussi visible peut paraître d'une audace surprenante, mais en réalité, elle ne constitue pas un cas isolé : a) les signatures d'architectes, tailleurs de pierre et sculpteurs sont assez fréquentes dans l'Arménie du Moyen Âge, de même

<sup>40</sup> Comme l'explique Aubert 1947, p. 166, sur les monuments d'architecture chrétienne médiévale, « [...] l'Ouest, touché par les derniers rayons du soleil couchant, [est consacré] au Jugement dernier et aux fins dernières de l'homme [...] ».

Patrick Donabédian, Yves Porter, « Éghvard (XIV<sup>e</sup> s.), la chapelle de l'alliance », *HAM*, 23/2, 2017, p. 837-855

d'ailleurs que dans les pays voisins<sup>41</sup> ; nous verrons, un peu plus loin, comment le même architecte a inscrit son nom au-dessus de la porte d'un mausolée musulman ; b) la signature du plus célèbre architecte, miniaturiste, sculpteur et copiste de l'époque, Momik, a été gravée, précisément en 1321, en majuscules au bas de l'inscription dédicatoire de l'église d'Arp'a/Aréni, avec une formule assez semblable : ՄՈՄԻԿ ՎԱՐԴՊ(ևս) = Momik architecte<sup>42</sup>.

En complément de cette description du décor sculpté, soulignons l'attention portée à la couleur. Celle de la pierre a déjà été évoquée plus tôt. Notons aussi la présence de très nombreuses traces de peinture rouge et blanche qui montrent que des séries entières de motifs et certaines images étaient ainsi mises en valeur, avec parfois une alternance des deux couleurs.

[p. 849]↓

### Un lien tout particulier avec un mausolée musulman

Une relation très étroite existe entre la chapelle d'Éghvard et un mausolée élevé en 1314, environ deux cents kilomètres plus à l'est à vol d'oiseau, au lieu-dit Khatchèn-Dorbatlı<sup>43</sup>, dans l'actuel Haut-Karabagh, province médiévale arménienne d'Artsakh, pour un commanditaire musulman (**fig. 28**). En effet, les deux édifices ont été bâtis par le même architecte. Celui-ci a signé, on l'a vu, la chapelle d'Éghvard en arménien sous le nom de Chahik, et il a aussi laissé sa signature, en caractères arabes, sur le mausolée musulman. Celle-ci avait été déchiffrée de manière incertaine par les chercheurs soviétiques dans les années 1960<sup>44</sup>, mais la nouvelle lecture de l'inscription par Yves Porter ne laisse plus aucun doute : il s'agit bien du même Chahik. Voici sa transcription du texte gravé en langue arabe au-dessus de la porte du mausolée de Khatchèn-Dorbatlı (**fig. 29**) :

*Hadha al- 'imârat al-marhum Qutlu Khwâdjah ibn Musâ al-muhtâj alâ rahmat-allah li- 'âlâ  
Fi târikh rabi' al-âkhir sana arba' 'ashar sab'amia  
'amal ustâd shâhik.*

En voici la traduction, également par Yves Porter :

« Ceci est le bâtiment de feu Qutlu Khwâdjah [ibn Musâ]<sup>45</sup> nécessiteux de la miséricorde de Dieu le Très Haut.

*A la date [du mois] Rabi' al-âkhir de l'an sept cent quatorze /15 juillet-13 août 1314.  
Œuvre du maître Châhik<sup>46</sup>. »*

<sup>41</sup> Barkhoudaryan 1963. Chahik ne figure pas dans cet ouvrage : Barkhoudaryan n'avait probablement pas connaissance de l'inscription d'Éghvard, pourtant publiée dans l'étude déjà ancienne (1922) de Hovsêp'ian. Curieusement, l'architecte d'Éghvard ne figure pas non plus dans le dictionnaire des noms propres d'Atjařyan, III, 1948, dans l'article consacré au prénom Chahik, p. 119, présenté comme une forme diminutive du prénom arménien Chahên, d'origine perse antique/pehlevi.

<sup>42</sup> *Corpus Inscriptionum III*, n° 61, p. 29.

<sup>43</sup> Ousseïnov, Bretanitskiï et Salamzadé 1963, p. 149-156 ; Bretanitskiï 1966, p. 188-195 ; Karapetyan 2010, p. 4-11. Un mausolée hypogé inédit, récemment découvert à Erevan, rue Abovyan, pourrait être du même architecte.

<sup>44</sup> Ousseïnov, Bretanitskiï et Salamzadé 1963, p. 155, note 1, donnent au nom de l'architecte la forme « Chahenzi » (d'après la lecture de l'inscription par A. Aleskerzade) ; de son côté, Bretanitskiï 1966, p. 195, note 124, retient la forme « Chahbenzer » (lecture L. Gyuzalyan).

<sup>45</sup> Ces deux mots sont inscrits sur la ligne inférieure, ce qui explique qu'ils soient compris dans des ordres différents suivant les lectures. [Note d'Y. Porter].

<sup>46</sup> Le mot Châhik est parfaitement lisible ; on peut toutefois noter que deux points (peut-être ceux du « ye » de Châhik) sont placés au-dessus de la queue du kâf (k) qui termine le nom ; cette lettre est suivie de deux petits traits obliques, ressemblant aux lettres ȷ ou ȶ, mais qui ne sont pas liées au kâf, ce qui veut dire que ces signes ne font pas partie du nom. Leur sens n'est pas clair. [Note d'Y. Porter].



Fig. 29. Khatchèn-Dorbathl. Mausolée. Face nord. Inscription dédicatoire. Photo Ch. et J.-Cl. Hotellier.

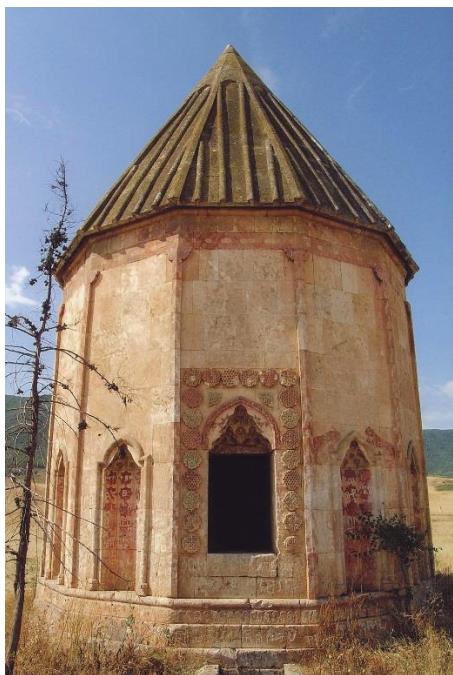


Fig. 28. Khatchèn-Dorbathl. Mausolée (1314). Vue générale du Nord. Photo Ch. et J.-Cl. Hotellier.

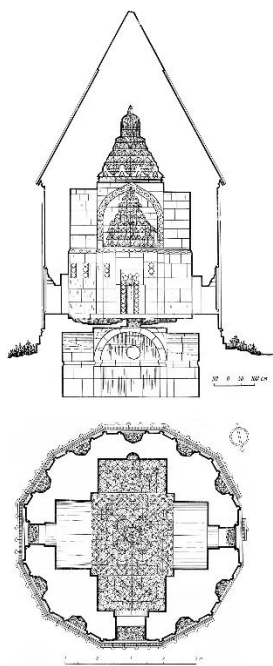


Fig. 30. Plan et coupe d'après Bretanitskii 1966, p. 192-193, fig. 117-118.

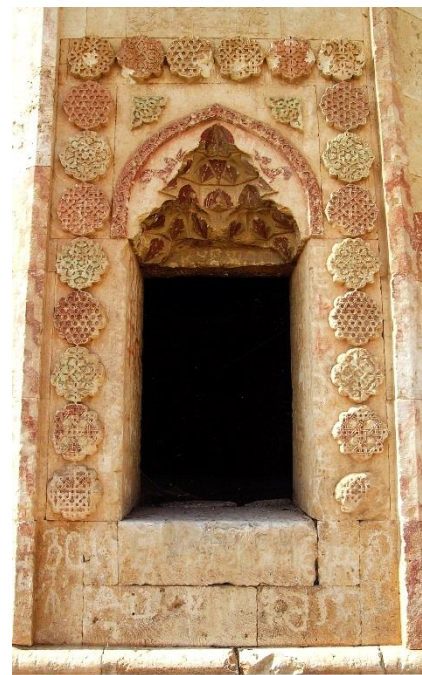


Fig. 31. Khatchèn-Dorbathl. Mausolée. Façade Nord. Portail. Photo Ch. et J.-Cl. Hotellier.

Œuvres du même architecte, ces deux édifices, de surcroît apparentés par la fonction et la composition et pratiquement contemporains, ont beaucoup de traits en commun<sup>47</sup>. Le mausolée de Khatchèn-Dorbathl est construit selon la technique arménienne du fourrage de béton entre deux parements de pierres soigneusement taillées sur leur face externe. Le traitement de la pierre et le système de nervures de chevauchement sur les dalles de la coiffe pyramidale sont les mêmes que sur les constructions arméniennes. Conformément à la règle des *türbé*, le mausolée de Khatchèn-Dorbathl, orienté au Nord, est composé de deux niveaux. Au-dessus d'un caveau cruciforme, bas et presque entièrement hypogé, s'élève un oratoire qui a l'aspect extérieur d'un tambour dodécagonal à coiffe pyramidale, et qui est cruciforme à l'intérieur, avec une voûte centrale entièrement creusée de stalactites (**fig. 30**). On relève ici le

[p. 850]

même type de niches qu'à Éghvard, avec des stalactites très semblables, tant à l'extérieur, sur la porte d'entrée (**fig. 31**), que, à l'intérieur, derrière elle et dans le *mihrab* situé en face, dans

<sup>47</sup> Dans Thierry et Donabédian 1987, p. 521, l'auteur de ces lignes avait émis l'hypothèse que les deux constructions avaient le même architecte et que Chahik et Chahenzi/Chahbenzer étaient une seule et même personne ; Karapetyan 2010, p. 8-9, présente carrément Chahik comme l'architecte du mausolée de Khatchèn-Dorbathl. Cette identification ne fait désormais plus de doute.

le même axe (**fig. 30**). A noter la grande parenté de ce *mihrab*, à contour rectangulaire en plan, avec la niche-abside plate d'Éghvard. A l'intérieur, le même usage est fait d'une grande « chaîne seldjoukide » (ici gravée et peinte, et non sculptée), qui constitue une bande horizontale puis qui, de là, s'élève pour former les encadrements des niches. Et surtout, une très grande proximité lie les images d'animaux, réels et fantastiques (ici gravés toutefois, et non sculptés) : les représentations de la panthère tachetée, de la bichette, du bouquetin, des cerfs et de l'attaque d'une chèvre par un félin sont quasi identiques pour ce qui est de leur dessin (**fig. 32**). L'emplacement des deux animaux gravés (et peints ici), sous l'arc qui surmonte une porte à niche alvéolée, est exactement le même dans les deux cas (**fig. 31**). Enfin, un même usage de la couleur est fait pour souligner les éléments du décor.

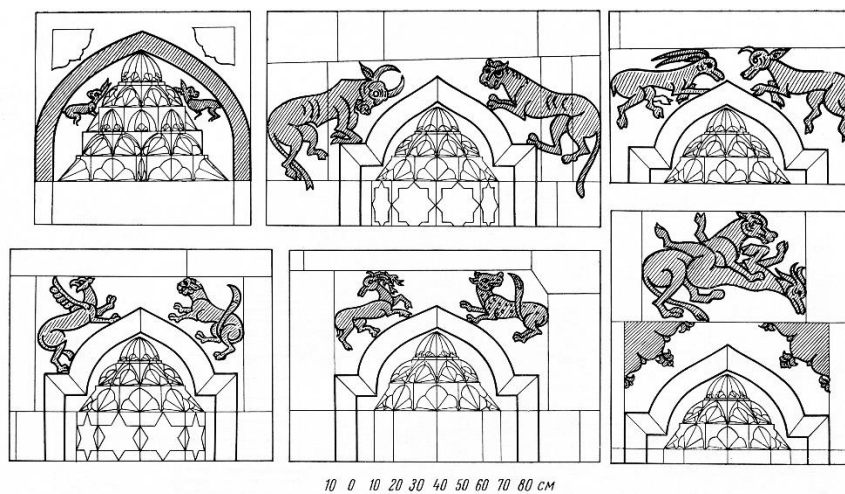


Fig. 32. Khatchèn-Dorbatli. Mausolée. Détail du décor des niches extérieures, d'après Bretanitskii 1966, p. 191, fig. 116.

La profondeur de ce lien éclaire d'un jour particulier la très large place qui est faite dans la décoration sculptée de la chapelle d'Éghvard, aux dispositifs, formes et ornements communs aux Arméniens et aux musulmans. Récapitulons ces éléments : les diverses images animalières, la structure du portail inférieur, avec ses deux cadres, la composition de la porte du second niveau (avec niche, cadre et animaux), la niche elle-même de cette porte et celle de l'« abside » de ce même oratoire, toutes deux semblables à un *mihrab*, avec leurs stalactites, les caissons triangulaires sous la portion de tambour de la rotonde, la « chaîne seldjoukide » qui a une présence considérable, notamment sur la façade occidentale du monument où elle dessine une grande croix, les arabesques très fouillées, les réseaux d'entrelacs géométriques complexes à motifs étoilés et le rang d'étoiles à huit branches, la face du *bèm*, avec sa combinaison d'étoiles à huit pointes et de figures cruciformes. Tout ceci fait de la chapelle d'Éghvard un véritable emblème de l'interpénétration artistique arméno-musulmane<sup>48</sup>.

### Remaniements et restaurations

Comme l'atteste l'épigraphie, notamment une inscription gravée sur la façade sud, la Sainte-Mère de Dieu d'Éghvard a connu deux restaurations anciennes, en 1628 et 1745<sup>49</sup>. Au

<sup>48</sup> Le terme d'« interpénétration » est choisi à dessein pour refléter tout ce que chacun des deux arts doit à l'autre, dans un processus d'enrichissement croisé incluant non seulement l'architecture monumentale et son décor sculpté, mais aussi les stèles funéraires.

<sup>49</sup> Jamkotchyan et K'alant'aryan 1971, p. 281 ; *Encyclopédie arménienne soviétique*.

XIX<sup>e</sup> s. la transformation de la chapelle en une église paroissiale entraîna l'adjonction, devant sa façade ouest, d'une grossière construction plus large et plus basse qu'elle, sorte de narthex en forme de basilique à trois nefs, couvert d'une toiture en bois<sup>50</sup>. C'est alors, probablement, que furent détruites, sur la façade ouest, les deux paires de marches sous la porte de l'oratoire. C'est également lors de ce remaniement, selon les témoignages oraux des habitants et du prêtre de la paroisse (voir *supra*, note 10), que l'élévation de l'autel fut considérablement avancée, puisque la chapelle inférieure de la Sainte-Mère de Dieu devenait l'abside de la nouvelle église. Les travaux liés à cette annexe reprirent en 1914, sans toutefois pouvoir être achevés<sup>51</sup>. Après la tourmente stalinienne, à une période où, en URSS, un regard neuf se posait sur les monuments anciens, cette adjonction tardive, jugée incompatible avec l'édifice médiéval, a été démolie en 1969<sup>52</sup>. En 1965, l'appareil des parties supérieures du deuxième niveau a été consolidé et les pierres abîmées ont été remplacées<sup>53</sup>. En 1969-1971, la rotonde qui couronne la chapelle, dont la stabilité était gravement menacée, a été démontée puis reconstruite<sup>54</sup>. Ces travaux se sont accompagnés du remplacement de neuf des douze colonnes et de la mise en place d'une armature métallique, invisible de l'extérieur<sup>55</sup>. Lors de ces travaux, les neuf carreaux de céramique émaillée iraniens qui restaient en place, sous la coiffe de la rotonde, parmi les onze

[p. 851]

conservés<sup>56</sup>, auxquels s'ajoutaient deux carreaux monochromes bleus, de production locale semble-t-il, sur les cinquante-six (voir *infra*) initialement insérés sur la dernière assise du tambour, ont été déposés, nettoyés, étudiés, consolidés, puis remis à leur emplacement initial. En 1990, on l'a dit, l'élévation de l'autel a été rapprochée de l'abside. Enfin, en 2008, à l'occasion de travaux de réaménagement et d'embellissement de la zone autour de l'église, les vestiges d'une chapelle, apparemment du VII<sup>e</sup> s., ont été découverts sur le terre-plein au Nord du monument.

*Patrick Donabédian*

-----

## Les carreaux iraniens au lustre métallique de l'église d'Éghvard

L'un des traits saillants de la séduisante église d'Éghvard est constitué par le remploi, sous la corniche du dôme conique, d'une série de carreaux en céramique émaillée, iraniens pour la plupart (**fig. 33**). Ces carreaux ont déjà été remarqués précédemment<sup>57</sup>. A. Jamkotchyan et A. K'alant'aryan, puis L. Gyuzalyan comptent treize sections dans ce tambour, comportant chacune quatre cavités ; il y aurait donc eu 52 carreaux à l'origine, dont seuls onze sont encore en place. En réalité, notre décompte fait apparaître 56 cavités, avec de légères variations de taille. Les carreaux conservés sont presque tous placés sur la moitié orientale de la rotonde, tandis que ceux de la partie occidentale ont disparu.

<sup>50</sup> Alichan 1890, p. 197 ; Ēp'rikian 1903-5, p. 682 ; Cuneo 1988, p. 164.

<sup>51</sup> T'amanyan 1988, p. 106.

<sup>52</sup> Hovhannissyan 1978, p. 110 ; T'amanyan 1988, p. 106.

<sup>53</sup> T'amanyan 1988, p. 105.

<sup>54</sup> *Encyclopédie arménienne soviétique*.

<sup>55</sup> Hovhannissyan 1978, p. 113 ; T'amanyan 1988, p. 106.

<sup>56</sup> Avant les travaux, deux des onze carreaux iraniens ne se trouvaient plus sur la rotonde mais étaient en possession d'habitants d'Éghvard qui les ont transmis au Musée d'Histoire de l'Arménie, à Erevan. Cf. Jamkotchyan et K'alant'aryan 1971, p. 277. Ils ont eux aussi été replacés sous le toit de la coupole en 1971.

<sup>57</sup> Jamkotchyan et K'alant'aryan 1971 ; Gyuzalyan 1984.

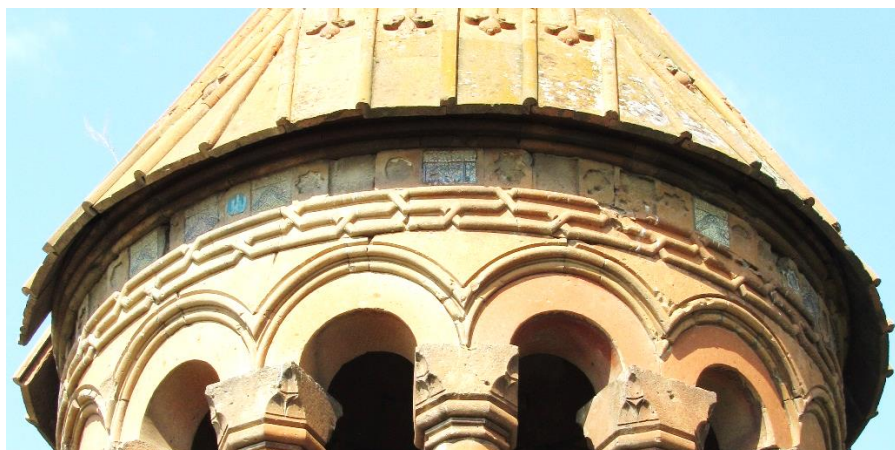


Fig. 33. Éghvard. Ste-Mère de Dieu. Face orientale de la rotonde. Rang de carreaux. Photo P. Donabédian.

Ce genre de remploi n'est pas unique en Arménie : l'église de Spitakavor (1321) porte également les traces de remploi de carreaux (fig. 34-35)<sup>58</sup> ; quant à l'église du monastère de Kirants (début du XIII<sup>e</sup> s.), elle comporte sur son tambour des carreaux de céramique monochrome verte contemporains, semble-t-il, de sa construction. Par ailleurs, A. Jamkotchyan

[p. 852]

et A. K'alant'aryan, puis L. Gyuzalyan signalent certains monuments civils (à Dvin, Ani et Gaïni), qui ont également été parés de carreaux<sup>59</sup>. Quant aux motifs sculptés en forme d'étoiles vus plus haut, ils apparaissent comme une transposition des étoiles en céramique fréquentes dans les décors seldjoukides et mongols<sup>60</sup>.

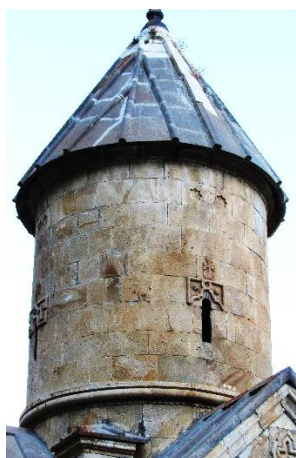


Fig. 34. Spitakavor, ermitage Vierge Blanche. Le tambour vu de l'O-N-O. Photo P. Donabédian.

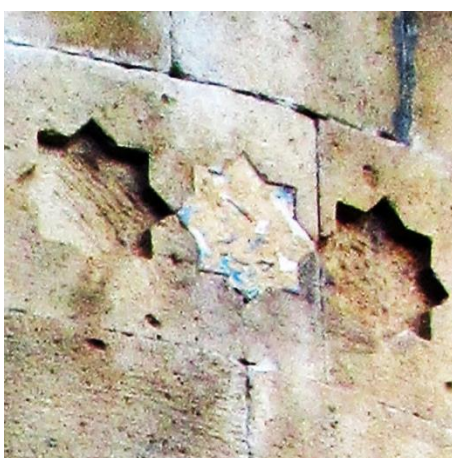


Fig. 35. Spitakavor, ermitage de la Vierge Blanche. Centre de la face ouest du tambour. Photo P. Donabédian.



Fig. 36. Carreau iranien de type lâjvardina, dernier quart du XIII<sup>e</sup> s. Musée du Louvre (dépôt UCAD 11991), diamètre 27 cm. Photo RMN.

Les carreaux sont incrustés dans une frise continue, constituée de cavités taillées dans l'appareil : un grand module quadrangulaire (pour la plupart, quasiment carré, voisin de 30x30

<sup>58</sup> Sur l'avant-dernière assise du tambour, sous la corniche du dôme, 10 cavités ont été soigneusement ménagées, 2 x 3 sur les faces est et ouest, et 2 x 2 sur les faces nord et sud. Il s'agit ici de cavités en étoile à huit branches, seule l'une d'entre elles, au centre de la face ouest, portant encore les traces d'un carreau, peut-être au lustre, ou à décor de petit feu dit « lâjvardina » (voir fig. 35, à rapprocher de la fig. 36).

<sup>59</sup> Jamkotchyan et K'alant'aryan 1971, p. 280 ; Gyuzalyan 1984, p. 155.

<sup>60</sup> Voir Porter et Degeorge 2001, p. 93 et 182-184.

cm) est suivi alternativement de motifs hexagonaux ou d'étoiles à huit points (approx. 21 cm). Les typologies des inclusions de l'église d'Éghvard, déjà relevées par les travaux précédents, font notamment apparaître des carreaux décorés au lustre métallique ; neuf sont quasiment carrés (29 x 29,5 à 30 cm), et portent des hémistiches tirés (ou inspirés) du *Shâh-nâme* de Firdousi. A ceux-là s'ajoutent un carreau de 35,5 x 27,5 cm à inscription linéaire et une étoile à huit points portant des vers en persan. Toutes ces pièces relèvent de la production de Kâshân, entre le dernier quart du XIII<sup>e</sup> et la première moitié du XIV<sup>e</sup> s.

Deux carreaux hexagonaux à glaçure turquoise (dont l'un porte, semble-t-il, un monogramme arménien peint en blanc)<sup>61</sup> complètent l'ensemble. La principale question que suscitent les carreaux au lustre est leur provenance avant emploi.

### Les carreaux à arche trilobée

Les carreaux à arche trilobée comportant des vers du *Shâh-nâme* constituent l'ensemble le plus important (9 pièces) d'Éghvard. Ils font partie de séries souvent attribuées au site palatial ilkhanide de Takht-e Soleymân (c. 1275), bien qu'en réalité leur provenance soit plus variée ; au moins une cinquantaine de carreaux de ce type sont actuellement recensés de par le monde<sup>62</sup>. Chaque carreau comporte en effet, outre le décor épigraphique variable, un décor fixe constitué d'une frise supérieure, d'un arc avec écoinçons et d'une mince frise inférieure. A. Mélikian-Chirvani a montré qu'à travers l'étude minutieuse de ces décors, il était possible d'identifier au moins une dizaine de frises différentes, provenant sans doute d'autant de palais mongols<sup>63</sup>. Suivant ces critères, l'inventaire dressé des carreaux de Takht-e Soleymân comprendrait à lui seul une trentaine de pièces<sup>64</sup>.

Cependant, il faut souligner que le décor des carreaux d'Éghvard est en tout point semblable à celui de Takht-e Soleymân : la frise supérieure est formée d'un double réseau de palmettes bifides entrecroisées ; les écoinçons sont garnis de rinceaux à têtes zoomorphes. Le tympan reprend les palmettes bifides en composition triangulaire ; quant à la mince frise inférieure, elle présente une alternance de traits verticaux rappelant les lettres *lam-alif* et d'un motif spiralé. Le décor est peint au lustre cuivré en réserve sur fond d'émail blanc. L'inscription est peinte en bleu de cobalt ; la double arcature est couleur turquoise, cette teinte étant par ailleurs ponctuellement utilisée par petites touches.



Fig. 37. Éghvard. Ste-M. de D. Carreau Cat. 51, face SE de la rotonde. Photo P. Donabédian.



Fig. 38. Carreau iranien de Kachan, conservé au British Museum (BM 1878, 1230.573.2).

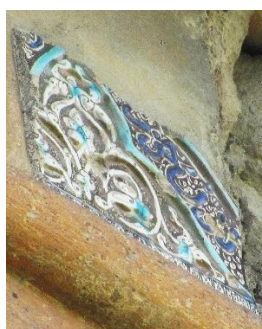


Fig. 39. Éghvard. Carreau Cat. 13, face N-N-E. de la rotonde. Photo P. Donabédian.



Fig. 40. Carreau iranien de Kachan, conservé au British Museum (BM 1878, 1230.573.1).

<sup>61</sup> On pourrait y voir deux fois la lettre V.

<sup>62</sup> Y. Porter, à paraître.

<sup>63</sup> Mélikian-Chirvani 1996.

<sup>64</sup> Y. Porter, à paraître.

Au moins deux carreaux (dont un fragment) portent non seulement le même décor, mais également le même hémistiche que deux pièces conservées pour leur part au British Museum (**fig. 37-40**) ; en revanche, des détails dans l'épigraphie montrent que les pièces ne sont pas entièrement moulées. Ce fait indique donc qu'en dehors des séries identifiées par A. Mélikian, il existe au moins une seconde frise identique à celle de Takht-e Soleymân.

Les hémistiches devraient être groupés par paires rimant, formant ainsi la plus petite unité sémantique possible : un distique ; cependant le nombre de paires identifiées jusqu'à présent pour l'ensemble de ces séries est très faible. Les

[p. 853]

extraits du *Shâh-nâme* représentés sont tirés de très nombreux passages, ayant volontiers en commun une couleur anacréontique plutôt qu'héroïque ou narrative.

Dans l'ordre du *Shâh-nâme*<sup>65</sup> [entre crochets : numéros au dos] :

Vol. I

1- *Gerâzande âhu be-râgh andarun* (I, p. 245, l. 32b) Gyuzalyan, ill. 11-11a [29 ?]<sup>66</sup>

Vol. III

2- *Ze changâl-e yuzân hame dasht gharm* (III, p. 151, l. 113) Gyuzalyan, ill. 12-12a [50 ?]<sup>67</sup>

Vol. IV

3- *Cho bidâr gardi jahân-râ bebin* (IV, p. 245, l. 1545a), Gyuzalyan, ill. 10-10a [14]

4- *Konun khword bâyadh mey-e khosh gavâr* (IV, p. 281) Gyuzalyan, ill. 8.

5- *Khonok ânke delshâd dêrad benush* (IV, p. 281) non reproduit par Gyuzalyan.

Vol. ?

6- *Bakhshad har ângah ki khorram shavad* [variante ?] Gyuzalyan, ill. 3-3a [43 + ♪]<sup>68</sup>

Vol. V

7- *Konun bar gol-o nâr-o sib-o behi* (V, 330, l. 1288a) Gyuzalyan, ill 4-4a. [44]

8- *Cho bini rokh-e sib-e bijâde rang* (V, 300, l. 1289a). Gyuzalyan, ill. 5-5a. [46]

9- *Shavad âsemân hamcho posht-e palang* (V, 330, l. 1289b) Gyuzalyan, ill. 6-6a [47 + ♪]<sup>69</sup>.

Une seule paire de carreaux (8-9) montre un distique complet ; le n° 7 est le premier hémistiche du distique précédent. Par ailleurs, les carreaux ayant été démontés lors de travaux de consolidation, leurs dos ont pu être observés. Un certain nombre d'entre eux présentent en effet des inscriptions, rapidement tracées, figurant des nombres formulés en toutes lettres<sup>70</sup>. Ces inscriptions ne sont pas toutes également fiables/lisibles.

La suite formée par nos n°s 7-8-9 est ainsi numérotée (en persan) 44-46-47, l'absence du 45 étant donc logique (puisque le carreau portant le 2<sup>e</sup> hémistiche est manquant). En revanche, le carreau numéroté 43 n'apparaît pas (du moins à cette place) dans l'édition du texte et semble donc une variante de l'œuvre de Firdousi. Quant au carreau numéroté 50 (mais dont la lecture n'est pas claire), qui devait donc se trouver in situ *après* les précédents, il appartient en fait à un passage bien antérieur dans le texte.

<sup>65</sup> Edition J. Mohl 1966.

<sup>66</sup> Le premier mot est incomplet (*bist* : 20 ou *shast* : 60).

<sup>67</sup> Inscription complexe, surchargée.

<sup>68</sup> Le sens de ce lam-alif- [ ♪ ] n'est pas clair ; il apparaît également sur le n°9 (voir infra).

<sup>69</sup> L'inscription au dos de ce carreau est complexe et surchargée : une première ligne porte un premier mot (*chehel* ? 40), suivi de *panjâh* [le chiffre des unités n'est pas lisible] (50 ?) ; la 2<sup>e</sup> ligne signale *chehel haft* (47), puis en 3<sup>e</sup> ligne : *lâ* [ ♪ ] (non ?).

<sup>70</sup> Voir Gyuzalyan 1984, p. 158 (et ill. 2a-12a).

Les séries que j'ai pu réunir jusqu'à présent (en considérant l'ensemble des frises) reflètent bien l'aspect « anthologique » de ces morceaux choisis ; ne constituant pas d'unité narrative, les distiques peuvent alors être utilisés dans un ordre aléatoire.

L. Gyuzalyan remarque par ailleurs que le numéro 29 (بیست نه) est noté au dos du carreau à inscription linéaire (voir Catalogue, n° 1)<sup>71</sup>. D'une manière générale, il faut regretter que les vues des dos des carreaux soient si rarement publiées ; un exemple en a été fourni par le carreau rapporté de Tanzanie par Richard Burton, et publié par A. Mélikian<sup>72</sup>.

[p. 854]

Outre Takht-e Soleymân, les chroniques de l'époque mongole ilkhânide signalent l'existence d'autres résidences royales. Au premier chef, il faut évidemment compter les villes-capitales (Tabriz, Marâghe, puis Soltâniye). A celles-ci s'ajoutent un certain nombre de résidences estivales ; D. Wilber fournit dans son "Supplementary Catalogue of Architectural Monuments known only through literary references" un certain nombre d'indications à ce sujet<sup>73</sup>. Référence est ainsi faite à des palais ou châteaux construits à Khoy, Ala Dagh, Enjerud (Sojas), l'île Shâhi sur le lac d'Urmieh et Ercis, sur le lac de Van. Il est probable qu'au moins certains de ces palais aient été ornés de frises à l'arche trilobée portant des vers du *Shâh-nâme* ; il est en revanche impossible pour l'heure de déterminer l'origine exacte de cette série de carreaux d'Éghvard. On peut juste supposer qu'ils ne viennent pas de Takht-e Soleymân, non seulement à cause des arguments typologiques déjà énoncés, mais aussi à cause de la localisation du site, beaucoup plus éloigné des terres arméniennes que d'autres sites palatiaux tels que Ercis, Khoy ou même Tabriz (voir carte : **fig. 41**).

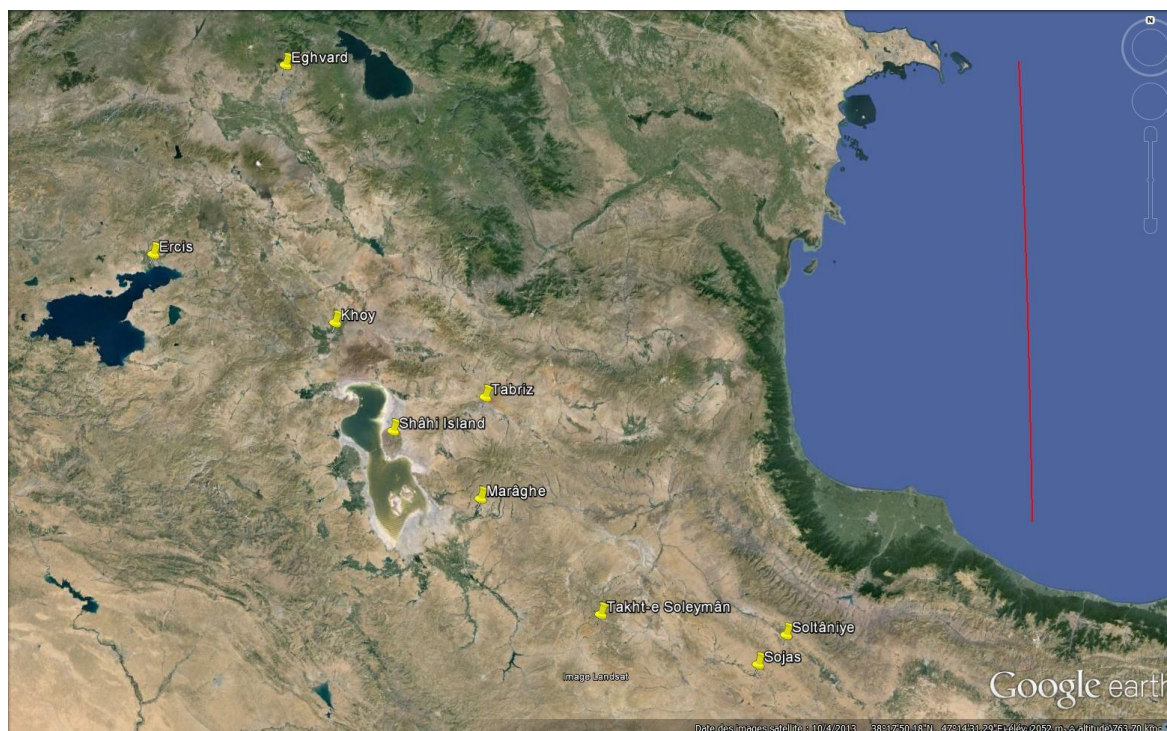


Fig. 41. Localisation de sites palatiaux ilkhanides au nord-ouest de l'Ilkhanat. Trait rouge : 350 km (carte Y. Porter).

<sup>71</sup> Gyuzalyan 1984, p. 157 et ill. 2a.

<sup>72</sup> Mélikian 1996, fig. 66.

<sup>73</sup> Wilber 1969, pp. 190-191. Malheureusement, l'auteur ne fournit pas de références textuelles précises concernant ces bâtiments.

## Catalogue

Les numéros du catalogue renvoient aux cavités, qu'elles soient ou non remplies ; on a choisi de commencer par le carreau à inscription linéaire car il est le seul du genre. Lorsque le texte a été lu, référence est faite à l'édition du *Shâh-nâme* (J. Mohl, 1965) ; l'hémistiche est suivi, le cas échéant, par le chiffre figurant au dos du carreau. Est enfin signalée la référence aux illustrations fournies par L. Gyuzalyan (1984).

Cat. 1 (**fig. 42**), au centre de la face est



Fig. 42. Éghvard. Sainte-Mère de Dieu. Carreau Cat. 1, sur la face est de la rotonde. Photo P. Donabédian.

Ce carreau à décor moulé, à décor lustré sur fond d'émail blanc opacifié et rehaussé de cobalt (lettres) et de touches de turquoise, présente quelques mots probablement tirés du *Shâh-nâme*<sup>74</sup>. Il trouve des parallèles, tant par sa frise supérieure composée de palmettes entrelacées, que par son champ animé de quadrupèdes évoluant parmi des rinceaux fleuris, avec d'autres pièces semblables<sup>75</sup>.

Gyuzalyan, ill. 2

Cat. 2-6= Ø

Cat. 7 (**fig. 43**), à l'est-nord-est

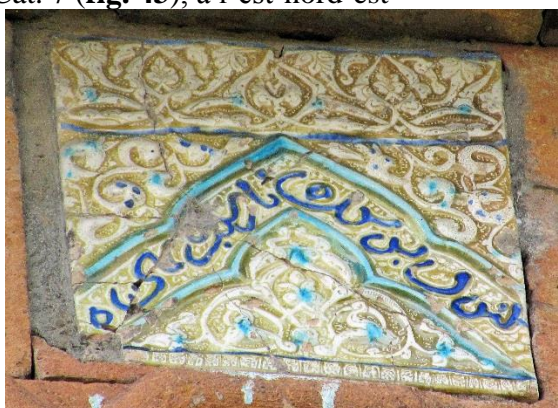


Fig. 43. Éghvard. Carreau Cat. 7, sur la face est-nord-est de la rotonde. Photo P. Donabédian.

*Konun bar gol-o nâr o sib o behi*, [44]

(Vol. V, p. 330, l. 1288a).

Gyuzalyan, ill. 4.

Cat. 8-9 = Ø

<sup>74</sup> Gyuzalyan 1984 (p. 157) donne les mesures 27,5 x 35,5 cm ; il signale la présence d'un impact, probablement de balle et remarque par ailleurs que le numéro 29 (بیست نه) est noté au dos.

<sup>75</sup> Voir Mélikian 1996, « Frise 10 », p. 35-63, ill. 42-48.

Cat. 10 (fig. 44), au nord-est



Fig. 44. Éghvard. Carreau Cat. 10, sur la face nord-est de la rotonde. Photo P. Donabédian.

L'étoile, d'un diamètre de 21 cm, a un champ orné de deux oiseaux de part et d'autre d'un bouquet peint en cobalt ; elle porte en bordure deux quatrains en persan écrits sur fond blanc. Gyuzalyan signale que le premier des deux quatrains n'est pas connu par ailleurs (*Ey man ze ghamet cho abr-e bahman geryân...* « Oh ! Je pleure de ta douleur comme nuage de printemps »)<sup>76</sup> ; Ghuchâni a en revanche publié le second, attribué à Razi al-Din Neyshâpuri<sup>77</sup>. La plupart des étoiles de Takht-e Soleymân publiées par Ghuchâni sont datées entre 670- et 674H./1271-1276 AD<sup>78</sup>.

Cette étoile est la seule encore sur place ; curieusement, la cavité fait l'épargne de la pointe orientée vers le bas, manquante sur le carreau. Ceci montre alors que cette pointe était déjà manquante au moment de sa mise en place dans l'édifice.

Cat. 11 (fig. 45), au nord-est



Fig. 45. Éghvard. Carreau Cat. 11, sur la face nord-est de la rotonde. Photo P. Donabédian.

*Bakhshad har ângah ki khorram shavad* (variante ?) [43]  
Gyuzalyan, ill. 3.

Cat. 12 = Ø

<sup>76</sup> Gyuzalyan 1984, p. 155-156 et ill. 1 ; les dimensions indiquées sont fournies par cet auteur.

<sup>77</sup> Ghuchâni 1992, p. 75, n° 61.

<sup>78</sup> Idem, p. 27.

Cat. 13 (**fig. 46**), au nord-nord-est

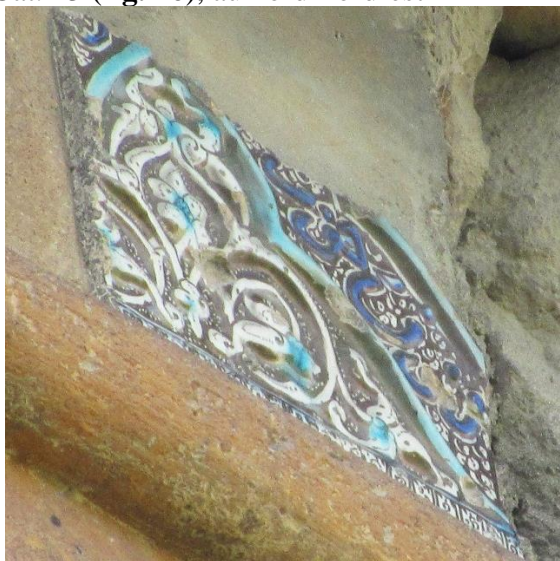


Fig. 46. Éghvard. Carreau Cat. 13, sur la face nord-nord-est de la rotonde. Photo P. Donabédian.

*Konun khword bâyadh mey-e khosh gavâr*  
(Vol. IV, p. 281, l. 2391a)  
Gyuzalyan, ill. 8.

Cat. 14-15 = Ø

Cat. 16 : carreau hexagonal monochrome turquoise.

[p. 855]↓

Cat. 17 (**fig. 47**), au nord



Fig. 47. Éghvard. Carreau Cat. 17, sur la face nord de la rotonde. Photo P. Donabédian.

*Ze changâl-e yuzân hame dasht gharm* [50 ?]  
(Vol. III, p. 151, l. 113a).  
Gyuzalyan, ill. 12.

Cat. 18-22 = Ø

Cat. 23 (**fig. 48**), au nord-ouest

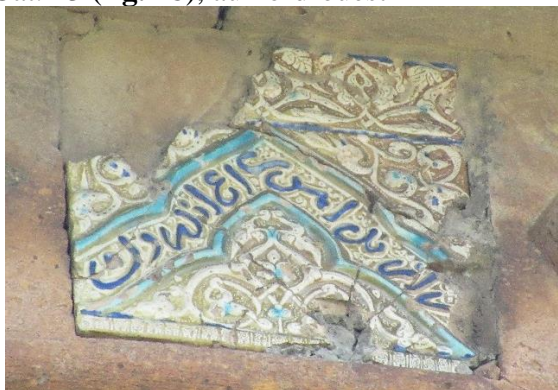


Fig. 48. Éghvard. Carreau Cat. 23, sur la face nord-ouest de la rotonde. Photo P. Donabédian.

*Gerâzande âhu berâq andarun* [29 ou 69]  
(Vol. I, p. 245, l. 32a).  
Gyuzalyan, ill. 11.

Cat. 24-42 = Ø

Cat. 43 (**fig. 49**), au sud

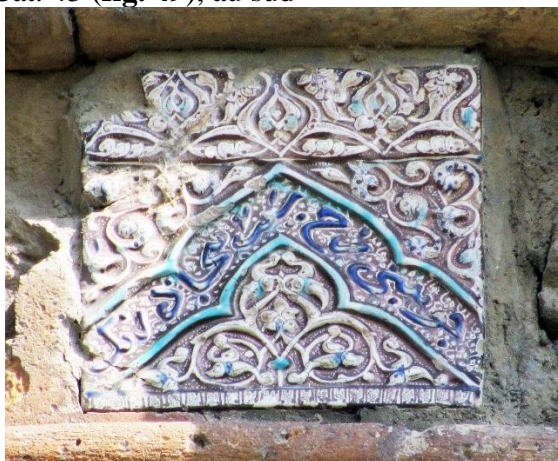


Fig. 48. Éghvard. Carreau Cat. 43, sur la face sud de la rotonde. Photo P. Donabédian.

*Cho bini rokh-e sib bijâde rang* [46]  
(Vol. V, p. 330, l. 1289a)  
Gyuzalyan, ill. 5.

Cat. 44-48 = Ø

Cat. 49 (**fig. 50**), au sud-est

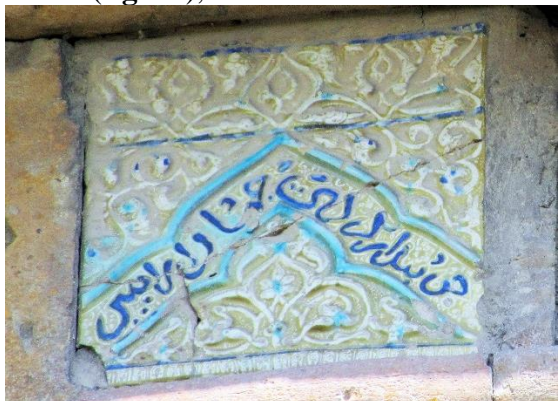


Fig. 50. Éghvard. Carreau Cat. 49, sur la face sud-est de la rotonde. Photo P. Donabédian.

*Cho bidâr kardi jahân râ bebin* [14]  
(Vol. IV, p. 245, l. 1545a)  
Gyuzalyan, ill. 10.

Cat. 50 = Ø

Cat. 51 (**fig. 51**), au sud-est



Fig. 51. Éghvard. Carreau Cat. 51, sur la face sud-est de la rotonde. Photo P. Donabédian.

*Shavad âsemân hamcho posht-e palang* [47]  
(Vol. V, p. 330, l. 1289b).

Cat. 52 (**fig. 52**), au sud-est



Fig. 52. Éghvard. Carreau Cat. 52, sur la face sud-est de la rotonde. Photo P. Donabédian.

Monochrome hexagonal à monogramme.

Cat. 53 (**fig. 53**), au sud-est



Fig. 53. Éghvard. Carreau Cat. 53, sur la face sud-est de la rotonde. Photo P. Donabédian.

*Khonok ânke delshâd dârad benush*  
(Vol. IV, p. 281, l. 2392b)

Non reproduit dans Gyuzalyan.

Cat. 54-56 = Ø.

Des questions restent en suspens concernant ces remplois : quelle est leur origine exacte ? À quelle date les carreaux ont-ils été insérés ? Cette insertion a-t-elle un sens symbolique ? Il serait tentant de faire un parallèle entre ces remplois et les *bacini* des églises italiennes, par exemple<sup>79</sup>. Cependant, si les remplois de Spitakavor semblent contemporains de la création du monument, il est en revanche regrettable que la date à laquelle ceux-ci ont été intégrés à l'église d'Éghvard reste problématique<sup>80</sup>. Du reste, les remplois de carreaux dans des édifices musulmans des régions voisines ne sont pas rares<sup>81</sup>.

Yves Porter

---

### Bibliographie

ALICHAN Gh., *Ayrarat* (en arménien), Venise, 1890.

ALPAGO NOVELLO A., IENI G., HASRAT'YAN M., *Amaghu Noravank'*, Documenti di Architettura Armena 14, Milan, 1985.

AROUTYOUNYAN V., SAFARYAN S., *Monuments d'architecture arménienne* (en russe), Moscou, 1951.

ATJAŔYAN H., *Dictionnaire des noms propres arméniens* (en arménien), vol. I, Erevan, 1942, vol. III, Erevan, 1948.

AUBERT M., *La sculpture française au Moyen Âge*. Paris, 1947.

BARKHOUDARYAN S., *Architectes et tailleurs de pierre arméniens médiévaux* (en arménien), Erevan, 1963.

BERTI G., « Le rôle des bacini dans l'étude des céramiques à lustre métallique », in *Le Calife, le Prince et le Potier* (exh. cat., Lyon, Musée des Beaux-Arts, 2002), Lyon, Musée des Beaux-Arts, Réunion des musées nationaux, 2002, p. 220-227.

BRETANITSKIĬ L., *L'architecture de l'Azerbaïdjan des XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles* (en russe), Moscou, 1966.

CHAHKHAT'OUNIANTS H., *Description de la cathédrale d'Etchmiadzine et des cinq districts de l'Ayrarat* (en arménien), vol. 2, Etchmiadzine, 1842.

*Colophons des manuscrits arméniens du XIV<sup>e</sup> siècle* (en arménien), édités par L. S. KHATCHIKYAN, Erevan, 1950.

---

<sup>79</sup> Berti 2002.

<sup>80</sup> Jamkotchyan et K'alant'aryan 1971 situent leur insertion c. 1745, date d'une restauration du monument. Ces auteurs montrent : a) que l'emplacement actuel des carreaux n'était pas prévu à l'origine, b) que ces remplois ont dû être endommagés pour être arrachés à leur emplacement originel. Ils se fondent sur des arguments techniquement convaincants mais qui ne comportent pas d'indice chronologique : maladresse des cavités destinées à les recevoir et mauvaise qualité du mortier ; présence au dos des carreaux d'une numérotation antérieure, sans rapport avec leur disposition actuelle, traces d'un mortier antérieur, de meilleure qualité, et traces de dommages subis avant leur introduction à Éghvard. Gyuzalyan 1984 semble d'un avis plus nuancé quant à une insertion tardive. Le parallèle avec Spitakavor pourrait plaider pour une date ancienne.

<sup>81</sup> Voir par exemple les décors du mausolée de Pir Husayn Rawanan près de Baku ; Kratchovskaya 1946.

Patrick Donabédian, Yves Porter, « Éghvard (XIV<sup>e</sup> s.), la chapelle de l'alliance », *HAM*, 23/2, 2017, p. 837-855

*Colophons des manuscrits arméniens du XV<sup>e</sup> siècle, Deuxième partie* (en arménien), édités par L. S. KHATCHIKYAN, Erevan, 1958.

*Corpus Inscriptionum Armenicarum, Liber III* (en arménien), édité par S. BARKHOUDARYAN, Erevan, 1967.

CUNEO P., *Architettura armena*, 2 vol., Rome, 1988.

DER NERSESSIAN S., *Etudes byzantines et arméniennes*, Louvain, 1973. En particulier trois études :

- a) « Deux exemples arméniens de la Vierge de la Miséricorde », p. 585-596.
- b) « Western Iconographic Themes in Armenian Manuscripts », p. 611-630.
- c) « An Illustrated Armenian Gospel of the XIVth Century », p. 631-635.

DER NERSESSIAN S., « Deux tympans sculptés arméniens datant de 1321 », *Cahiers Archéologiques*, XXV, Paris, 1976, p. 109-122.

DER NERSESSIAN S., *L'art arménien*, Paris, 1977.

DONABEDIAN P., « Les particularités stylistiques d'un monument sculpté de Noravank' et sa datation », *Revue des Etudes Arméniennes*, tome 17, Paris, 1983, p. 395-413.

DONABEDIAN P., « La sculpture arménienne des XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles et l'Occident », *Terzo simposio internazionale di arte armena, Atti, 1981*, Venise, 1984, p. 159-163.

*Encyclopédie arménienne soviétique* (en arménien), vol. 3, sv. « Éghvard » (article de M. HASRAT'YAN), Erevan, 1977.

ĒP'RIKIAN S., *Dictionnaire illustré de la patrie* (en arménien), vol. I, Venise, 1903-1905.

ETTINGHAUSEN R., GRABAR O., *The Art and Architecture of Islam, 650-1250*, Harmondsworth, 1987.

GABRIEL A., *Monuments turcs d'Anatolie. Tome premier. Kayseri-Niğde*, Paris, 1931.

GABRIEL A., *Monuments turcs d'Anatolie. Tome deuxième. Amasya-Tokat-Sivas*, Paris, 1934.

GHUCHANI A., *Poésies persanes sur les carreaux de Takht-e Soleymân* (en persan), Téhéran, 1992.

GRABAR A., *L'art de la fin de l'Antiquité et du Moyen Âge*, Paris, 1968, article « Les églises sépulcrales bulgares », p. 881-895.

GYUZALYAN L., « Les carreaux iraniens médiévaux sur le tambour de la coupole de l'église de la Vierge à Éghvard » (en russe), *Revue Historico-Philologique*, Erevan, 1984, n° 1, p. 153-174.

HOAG J., *Islamic Architecture*, New York, 1987.

HOVHANNISSYAN K., *La restauration des monuments architecturaux en Arménie soviétique* (en arménien), Erevan, 1978.

- Patrick Donabédian, Yves Porter, « Éghvard (XIV<sup>e</sup> s.), la chapelle de l'alliance », *HAM*, 23/2, 2017, p. 837-855
- HOVSËP'IAN G., *Les Khaghbakian ou P'iochian dans l'histoire d'Arménie* (en arménien), II<sup>e</sup> édition [I<sup>ère</sup> édition : 1928-1944], Antélias (Liban), 1969, « Nouvelle addition, I, Les Azizbêk et leur activité de construction » [I<sup>ère</sup> édition : 1921-22], p. 405-429.
- JAKOBSON A., *Essai d'histoire de l'architecture de l'Arménie des V<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles* (en russe), Moscou-Léninegrad, 1950.
- JAMKOTCHYAN A., K'ALANT'ARYAN A., « Les carreaux en faïence de l'église Mère de Dieu d'Éghvard » (en arménien), *Revue Historico-Philologique*, Erevan, 1971, 4, p. 277-281.
- KARAPETYAN S., *The Islamic Monuments of the Armenian Architecture of Artsakh*, Erevan, 2010.
- KARAPETYAN S., *Les monuments historiques du village de Kapoutan* (en arménien), Erevan, 2014.
- KHALPAKHTCHYAN O., « Les particularités nationales de l'architecture des campaniles arméniens » (en russe), *L'héritage architectural* (en russe), 21, Moscou, 1973, p. 100-120.
- KRATCHOVSKAYA V., *Carreaux du mausolée de Pir-Hussein* (en russe), Tbilissi, 1946.
- LAUBRY N., « Aspects de la romanisation en Gaule et en Germanie : les monuments et les inscriptions funéraires sous le Haut-Empire », *Pallas. Revue d'études antiques*, 80, Toulouse, 2009, p. 281-305.
- Livre arménien des Canons* (en arménien), édité par V. HAKOBYAN, vol. I, Erevan, 1964.
- MELIKIAN-CHIRVANI A., *Les frises du Shâh Nâme dans l'architecture iranienne sous les Ilkhân*. Paris, Cahiers de Studia Iranica n°18, 1996.
- MNATSAKANYAN Stepan, *L'architecture des narthex arméniens* (en russe), Erevan, 1952.
- MNATSAKANYAN Step'an, *Erevan et ses environs* (en arménien), Erevan, 1971.
- MNATSAKANYAN Souren, « The Memorial Art of Armenia of the 9th – 14th Centuries », *Terzo simposio internazionale di arte armena, Atti, 1981*, Venise, 1984, p. 419-431.
- MOHL J. (éd.), *Shâh-nâme de Firdousi* (réédition), Téhéran, 1965.
- OUSSEÏNOV M., BRETANITSKIÏ L., SALAMZADE A., *Histoire de l'architecture de l'Azerbaïdjan* (en russe), Moscou, 1963.
- PORTER Y., « Use and re-use of Persian Tiles », dans *Cycle de Conférences E. Yarshater, Londres, janvier 2013*, à paraître.
- PORTER Y., DEGEORGE G., *L'art de la céramique dans l'architecture musulmane*, Paris, 2001.
- T'AMANYAN Y., *Une nouvelle vie pour les monuments* (en arménien), Erevan, 1988.
- THIERRY J.-M., *Le couvent arménien d'Hořomos*, Louvain-Paris, 1980.
- THIERRY J.-M., *L'Arménie au Moyen Age*, La Pierre-qui-Vire, 2000.
- THIERRY J.-M., DONABEDIAN P., *Les arts arméniens*, Paris, 1987.
- TOKARSKIÏ N., *L'architecture de l'Arménie des IV<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> ss.* (en russe), Erevan, 1961.

Patrick Donabédian, Yves Porter, « Éghvard (XIV<sup>e</sup> s.), la chapelle de l'alliance », *HAM*, 23/2, 2017, p. 837-855

T'ORAMANYAN T'., *Matériaux d'histoire de l'architecture arménienne. Deuxième recueil de travaux* (en arménien), Erevan, 1948.

WILBER D., *The Architecture of Islamic Iran: The Il Khanid Period, Part I: Iran under the Mongol Il Khans, Part II: The Style of the Architectural Monuments, Catalogue of Architectural Monuments, Supplementary Catalogue of Architectural Monuments known only through Literary References*, Westport, CT, 1969.

YETKIN S., *L'architecture turque en Turquie*, Paris, 1962.